

Larson

TUKAN

Le meilleur des deux mondes

Ada Oda p.12 Jawhar p.15 Mustii p.16 Julien Brocal p.18 Yves Barbieux p.20 La Muerte p.38
La musique belge et ses frontières p.22 Le statut des travailleur-euses des arts en péril? p.32



Périodique: 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt:
Bruxelles/x



Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps
Maïlis Elliker
Christophe Hars
Ayla Kardas
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Julien Broquet
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Jean-Pierre Goffin
Louise Hermant
Luc Lorfèvre
Lison Marsin
Jacques Proutvost
Philomène Raxhon
Stéphane Renard
Didier Stiers
Diane Theunissen
Bernard Vincken
Julien Winkel

Relocuteur
Nicolas Lommers

Couverture
TUKAN
©Jente Waerzeggers

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Mars 2025



FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

rtbf.be

LE SOIR

sabam for culture

Crédits
Claudio Ivan Fernandez
Thomas Freteur
Istvan Bruggen

P.12

Ada Oda et leur deuxième album



P.15

Jawhar, vers l'infini et au-delà



P.20

La Flandre et la FWB, des frontières poreuses ?



P.28

Les "awards" : un modèle qui a vécu ?



P.32

Working in the arts... vraiment ?



P.38

La Muerte sonne toujours deux fois



Édito

L'air de rien, une frange du monde politique a glissé sous le sapin le cadeau le plus surprenant : la modification, voire la suppression, du statut des travailleurs-euses des arts.

Au-delà du fait que cette idée a déstabilisé et inquiété le secteur culturel en un clin d'œil, on peut se demander pourquoi remettre en question ce qui vient d'être établi ? Et pourquoi s'en prendre à nouveau aux artistes ?

Quelle vision le politique a-t-il du secteur culturel ? Se rend-il compte que ce statut n'offre qu'une sécurité financière toute relative à celles et ceux qui en bénéficient ? Et qu'il ne concerne qu'une infime partie de la population ? Se rend-il compte des conséquences du message qu'il envoie : les artistes, la culture, c'est non essentiel (ça ne vous rappelle rien ?).

Cette relative absence de prise en considération est à la fois préoccupante et dévalorisante. La culture a toujours été l'un des piliers de notre société. Elle rapproche les individus et joue un rôle fondamental en faveur de l'ouverture d'esprit et du respect de l'autre.

« On a parfois l'impression que la culture est un luxe, or elle est vitale. Ce qui nous permet de vivre en paix, ce n'est pas la présence de la police ou de l'armée, mais la culture, cet acquis de civilisation », affirmait récemment dans la presse Dorcy Rugamba, comédien, auteur et metteur en scène.

À méditer en ce début d'année... qui pourrait ne pas s'annoncer très rose sous les couleurs de l'Arizona.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN TUKAN

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Camille Loiseau
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Sopa Boba
p.12 Ada Oda
p.13 Shoko Igarashi
p.14 Pale Grey - Uwase
p.15 Jawhar
p.16 Mustii
p.17 Ferdi
p.18 Julien Brocal
p.19 Clara Levy

Articles

p.20 AVANT-PLAN Yves Barbieux
p.22 360° La musique belge et ses frontières
p.26 DÉCRYPTAGE Auto-Tune donne le (bon) ton
p.28 BUSINESS Le juste Prix
p.30 TENDANCE Les batteurs en mode solo
p.32 180° Le statut de travailleur-euses des arts en péril ?

Les sorties

Bonus

p.38 CULTE La Muerte
p.40 4x4 Wyatt E
p.41 ARRÊT IMAGE Rafael Espinel
p.42 J'ADORE... Marc Jacobs (Prairie)
p.42 L'ANECDOTE Le Ba Ya trio



podcast

journaliste

Camille se décrit comme un "électricien libre" dans le milieu de la musique belge. Après avoir multiplié les rôles au Vecteur et à l'Atelier 210, la journaliste se concentre désormais sur l'écriture de podcasts.

Camille Loiseau : micro ouvert

TEXTE : LOUISE HERMANT

« La musique, comme simple divertissement, ça ne m'intéresse pas. » Pour Camille Loiseau, la musique ne peut être décorée de son contexte, de son environnement, de son utilité sociale ou de sa fonction politique. Dans le passionnant podcast *Comment la musique change le monde* produit par JAM. (RTBF), la Bruxelloise d'adoption tente d'explorer différentes luttes sociales, du féminisme à l'antiracisme en passant par la culture durable et la force des collectifs, dans le monde musical.

Dans ces six épisodes, la journaliste indépendante donne la parole à des acteurs et actrices qui œuvrent dans les marges. Pour elle, ce sont ces personnes issues de l'alternatif qui peuvent amener des pistes de solution, pour ensuite les exporter à plus grande échelle. Dans son travail, Camille Loiseau tient à tendre le micro à ceux que l'on entend moins pour leur donner une plateforme. Une approche qui se veut militante. « On répète souvent aux journalistes qu'ils doivent être objectifs, qu'ils ne doivent pas être trop proches de leur sujet. Chose que j'ai toujours réfuté, assure-t-elle. Pour moi, c'est important d'être militante, d'être dans le réseau, de pouvoir connaître les bonnes personnes. C'est notre rôle en tant que journaliste de pouvoir donner une voix à ces gens-là. »

Depuis une dizaine d'années, Camille Loiseau gravite autour du milieu musical. Elle fait ses premiers pas au Vecteur à Charleroi, en tant que responsable de la communication. L'équipe est petite, elle multiplie les rôles (programmation, diffusion, administration...). Elle rejoint par la suite l'Atelier 210, toujours à la communication, pendant quelques années. Et "sur le côté", elle écrit pour différents médias et s'occupe quelque temps du management de l'artiste belgo-portugaise Blu Samu. Son rythme quotidien est soutenu : concerts tous les jours, horaires tardifs, fêtes à répétition et Camille tient à mettre quelque peu à distance ce mode de vie. Après une grande remise en question, elle décide de tirer profit de ses études de journalisme suivies à l'ULB et se dirige vers le monde du podcast. D'abord en tant que co-programmatrice du Brussels Podcast Festival puis en tant que réalisatrice (*Scène musicale alternative, recette belge*, sur Bing Audio). « Je n'ai jamais été douée pour faire de la musique, confie-t-elle. Mais je crois que je suis douée pour la ressentir. » Ses émotions, elle les fait passer à travers son micro, voyant le podcast comme une autre manière d'appréhender un instrument. « Quelque part, c'est aussi une manière de maîtriser le son. »



©DR

#indio-rock

#clip

DRUUGG *Mélopée*

Sur la route depuis trois bonnes années, DRUUGG carbure aux guitares saturées, aux substances psychotropes et autres matières vaguement légales sur le dark web. Après l'EP inaugural *Ride Me Down Easy*, le groupe liégeois a mis le cap sur un premier album (attendu ce printemps). En avant-goût de cette livraison stupéfiante, on vous conseille le clip de *Mélopée* qui voit le quatuor tracer le bitume à bord d'un bus magique... Psychééééé.



©DR

#musique-do-chambre

#quatuor-vocal

Les 4 Sens *Génération classique 2024*

C'est totalement a cappella que ce quatuor s'est présenté lors du concours Génération Classique (concours qui déniché les ensembles de chambre, à suivre, issus de nos conservatoires). Et ces 4 vocalistes sont ainsi reparti-es auréolé-es du "grand" prix, avec à la clé une tournée de concerts en Belgique francophone et un accompagnement professionnel sur mesure ! Le Quatuor Aeterna a reçu quant à lui le Prix Espoir de la Loterie Nationale.



©DR

#son&images

#proscriptour-digger

Forest TV *Expérience audiovisuelle*

On ne se présente jamais mieux que soi-même : « Créée par trois amis passionnés de musique, Forest TV est une chaîne qui permet de découvrir des talents musicaux à travers un contenu audio et visuel unique (...). Forest TV est un phare pour l'unicité et la diversité de la musique ». En voilà une initiative singulière pour 2025 ! Forest TV opère depuis un studio super équipé situé dans le cœur de Bruxelles. Pour vous faire une idée : forest-tv.co. Judith Kiddo, Kowari ou OK Panda savent déjà pourquoi.



©SNEKTANG

#now-band

#indio-rock-shoogazo

The Bernadette Maries *L'apparition divine*

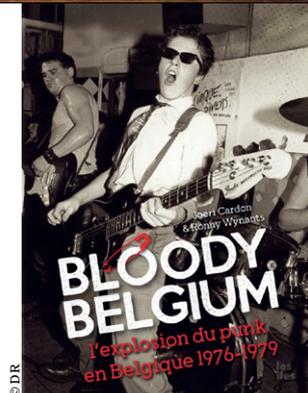
The Bernadette Maries est un groupe post-punk, totalement indie et aussi un peu shoogaze, dont l'aventure a démarré en 2024. Porté par l'ingénieur du son et musicien Guy (ex-Siamese Queens, Animal Youth...), le band est composé de Daria (Lavender Witch), Charlie et David (Landrose et CERE). Dès leurs débuts, iels ont pu fouler de très belles scènes (Botanique, Le Grand Mix...) sur la foi de trois titres qu'on vous conseille vivement. Iels préparent un EP, voire un album, pour 2025. Amen.

#livre

#punk

Bloody Belgium *Les années punk 1976-1979*

Sous-titre : *l'explosion en Belgique 1976-1979*, "BB" est un très très gros bouquin ! Un peu la "Bible" du punk sauce belge. Hyper documenté (786 pages/22x28 cm), regroupant anecdotes, photos, interviews, compilées par Ronny Wynants et mises en mots par Joeri Cardon qui ont tous deux sillonné le pays des années durant pour rencontrer ceux "qui ont fait" cette époque. Notez aussi les préfaces signées Kris "Snuls" Debusscher (Allez Allez) et Marcel Vanthilt (TC Matic) – éditions les îles.



©DR

En Vrac...

• La réapparition de Stromae!

Un duo, un film, une médaille

Belle actualité pour l'artiste belge "le plus connu hors de nos frontières". Stromae signe une réapparition remarquée tant musicalement qu'artistiquement (au sens large). Avec une petite actu qu'on qualifiera de "people" aussi, ou du moins, d'honorifique... en recevant des mains de notre roi Philippe la distinction de Commandeur de l'Ordre de la Couronne. Sur le plan musical, c'est avec un tout nouveau titre que l'on retrouve le maestro, un duo avec la française Pomme. De plus, *Ma meilleure ennemie* bat d'emblée un record : c'est le morceau francophone le plus écouté en 24h de toute l'histoire de Spotify ! Les fans se sont rués sur leurs plateformes pour découvrir cette nouvelle chanson (à ne pas confondre avec celle de Lorie, *Ta meilleure amie*) composée pour la série, à succès elle aussi, *Arcane*. Toujours dans les bons plans ce Stromae quand même ! Vous avez pu découvrir le 6 décembre un "film" retraçant la dernière tournée de Stromae, *Multitude*. Ce "film" centré sur la tournée européenne de l'artiste, interrompue en mai 2023 pour des raisons de santé, a été diffusé en télévision linéaire sur la chaîne française TMC (et aussi sur la plateforme de streaming TF1+), avant d'être uploadé sur YouTube et visible depuis le 14 décembre. Il écrivait ainsi sur ses RS : « *J'aurais aimé clôturer l'aventure Multitude sur une meilleure note. C'est pourquoi avec mon équipe, nous avons rassemblé l'ensemble des images existantes autour du live afin de vous offrir la possibilité de découvrir gratuitement le show ou de simplement le revivre.* »

• La Monnaie, star des OPER! AWARDS

Moilleure maison d'opéra 2024

Chaque année, un jury composé de journalistes et d'experts internationaux se réunit en Allemagne à l'occasion de la cérémonie des OPER! AWARDS. Référence absolue en matière d'opéra, cette manifestation décerne des prix dans 20 catégories différentes avec, au sommet de la pyramide des récompenses, le titre très convoité de meilleure maison d'opéra du monde. En 2024, c'est le Théâtre Royal de La Monnaie qui rafle la mise. Dès lors, l'institution bruxelloise accueillera la cérémonie de remise des prix le 21 février 2025. Les lauréat-es des 19 autres catégories y seront alors annoncé-es. Ulrich Ruhnke, président du jury des OPER! Awards 2024, s'est montré particulièrement élogieux à l'heure d'annoncer le nom du lauréat de l'année. « *La sélection, le niveau et l'esthétique des pro-*

ductions peuvent plus d'une fois être qualifiés de révolutionnaires et rendent l'opéra accessible aux jeunes générations », a-t-il avancé. « *En même temps, le programme s'inscrit dans la mission globale d'une maison d'opéra contemporaine, qui est de s'adresser à la société et d'envoyer des signaux en faveur de la durabilité et de la promotion d'une culture accueillante. Depuis près de deux décennies et pour sa dernière saison, Peter de Caluwe a dirigé La Monnaie à un niveau constamment élevé et avec une créativité intacte – une exception dans le monde international de l'opéra qui mérite absolument d'être récompensée.* » Le 1^{er} juillet 2025, Peter de Caluwe cèdera sa place à l'Allemande Christina Scheppelmann. Originaire de Hambourg, cette dernière s'est déjà illustrée à la tête des opéras de Milan, de San Francisco, de Washington et de Barcelone. Elle dirige actuellement l'opéra de Seattle, aux États-Unis. Elle s'apprête ainsi à reprendre les rênes de la meilleure maison d'opéra du monde, une institution active depuis près de 325 ans.

• Spotify règne sur l'industrie musicale

Ses investisseurs se frottent les mains...

La croissance du streaming musical s'accroît un peu plus encore. Dans ce contexte, le leader mondial Spotify s'affirme comme une super puissance économique. En 2024, la capitalisation boursière du géant du streaming musical atteint en effet les 92 milliards de dollars. Un montant paradoxal à bien des égards... Car l'explosion de la valeur de Spotify a été accélérée par une réduction des effectifs et une diminution drastique des dépenses liées au marketing, deux facteurs qui ont fait grimper en flèche la rentabilité de l'entreprise. Dans le même temps, les revenus du streaming posent – plus que jamais – question. Les artistes indépendants ne cessent en effet de souligner la faiblesse des rémunérations associées au streaming... L'excellent état de santé financier de Spotify fait grincer les dents des artistes, mais réjouit les principaux investisseurs du géant du streaming. À commencer par Universal qui, depuis seize ans, détient une participation minoritaire dans l'entreprise. Selon le rapport annuel 2023 d'Universal Music Group, sa participation dans Spotify à la fin de l'année dernière s'élevait à 3,27%. En hausse de 140,1% depuis le début de l'année 2024 à la Bourse de New York, la capitalisation de Spotify n'est pas sans conséquence pour un investisseur comme Universal. Selon les calculs du site spécialisé "Music Business Worldwide", sa participation de 3,27% vaut désormais plus de 3 milliards de dollars. De quoi passer l'hiver au chaud...

• Semaine de la Musique Belge Tournée générale!

Du 27 janvier au 2 février 2025, dans le cadre de la Semaine de la Musique Belge, vous pourrez découvrir les concerts labellisés "Tournée Générale", présentés dans différents clubs de Wallonie, de Bruxelles et de Flandre. Un projet unificateur qui célébrera la diversité musicale belge, via des concerts mêlant artistes francophones et néerlandophones de part et d'autre de la frontière linguistique. Chaque club participant – un par province – organise un concert composé à 50/50 de talents francophones et flamands. La sélection d'artistes est réalisée par les clubs, en collaboration avec les quatre organisations partenaires (Court-Circuit, Clubcircuit, Conseil de la Musique et VI.BE). De quoi vous faire découvrir le meilleur de la scène émergente, partout en Belgique.

Au programme:

Mar 28-01-25:

Eosine + Bwana @ Het Depot (Leuven)

Jou 30-01-25:

Gros Coeur + Lézard @ N9 (Eeklo)

Jou 30-01-25:

Maria Iskariot + Eosine

@ L'Entrepôt (Arlon)

Ven 31-01-25:

Eosine + Mojo & the Kitchen Brothers

@ Club AFF (Hasselt)

Sam 01-02-25:

Nicolas Michaux + BWANA

@ Le Salon (Silly)

Sam 01-02-25:

Porcelain ID + Pale Grey

@ Belvédère (Namur)

Sam 01-02-25:

Amatorski + Alex Lesage

@ Reflektor (Liège)

Sam 01-02-25:

Briqueville + LETHVM

@ Rockerill (Charleroi)

Sam 01-02-25:

Eosine + Mojo & the Kitchen Brothers

@ 4AD (Diksmuide)

au Botaniquo (Bruxelles)

plusieurs dates : Marylène Corro,

The Sound of the Belgian

Underground, le talu + Piffy

à L'Ancionno Belgiqno (Bruxelles)

plusieurs dates : K's Choice,

Ramkot, Uwase, Pale Grey...

• Génération Classique

Los lauréat-es

Créé en collaboration avec les Écoles Supérieures des Arts francophones (Conservatoires Royaux de Bruxelles, Mons et Liège, ainsi que l'IMEP à Namur), Génération Classique vise à mettre en lumière les jeunes talents issus de ces institutions. Cette année, quinze ensembles de musique de chambre ont participé aux présélections et cinq d'entre eux ont été retenus pour la finale à Charleroi, ce 8 décembre. Le jury, constitué de professionnel-les de la scène musicale belge francophone et néerlandophone, a récompensé deux ensembles qu'il a jugés particulière-

ment remarquables pour leur qualité musicale, le talent des jeunes qui les composent, une certaine originalité mais également pour leur motivation à intégrer un processus d'accompagnement tel que celui proposé. C'est le quatuor vocal Les 4 Sens qui a remporté la première place et qui bénéficiera d'une tournée de concerts en Belgique francophone ainsi que d'un accompagnement professionnel sur mesure. Le Quatuor Aeterna remporte le deuxième prix, Espoir, offert par la Loterie Nationale.

Premier lauréat: Les 4 Sons

Le quatuor vocal bénéficiera : - d'une tournée au sein des Festivals de Wallonie en 2025 (été et automne) - d'un soutien à la diffusion auprès d'autres scènes musicales en Fédération Wallonie-Bruxelles pour la saison 2025-2026 - d'un accompagnement professionnel complet, incluant un coaching personnalisé avec le Conseil de la Musique (projet 6x12), un accès aux formations Musiscope du Conseil de la Musique, une campagne de communication (presse, portraits photos) et un prix d'une valeur de 1.500 euros

Prix Espoir (Prix Loterie Nationale): Quatuor Aeterna

Le quatuor à cordes recevra : - un prix d'une valeur de 750 euros - un accès libre aux formations Musiscope du Conseil de la Musique Les deux lauréats profiteront également de master classes avec des musiciens internationaux invités dans le cadre des Festivals de Wallonie.

• Concours Circuit 2024

Les 4 lauréats

Cette année, le Concours Circuit s'est présenté sous la forme d'une simple soirée de showcases visant à mettre sous le feu des projecteurs les quatre lauréat-es sélectionné-es par le jury du concours. Plus de premier et de deuxième prix donc (fini la "compète"!), juste un instant pour faire découvrir "the best of the best" parmi les nombreux-euses artistes qui ont candidaté. Le 6 décembre dernier au Botanique (Bruxelles), c'est ainsi en compagnie de 4NOUKI, 'NKEY (auréolée tout dernièrement par le jury de la finale de Sphères Sonores LIVE à Liège), AMBROSE DUST et P-H que vous avez pu passer un moment privilégié. Ces projets ont déjà pu profiter d'un accompagnement sur-mesure par Court-Circuit.

• LaSemo ♡ upcycling

Les bâches recyclées!

Treize initiatives innovantes peuvent bénéficier d'un soutien de 620.000 euros provenant du Fonds ING pour une Économie plus Circulaire. Le fonds est géré par la Fondation Roi Baudouin et, depuis 2018, permet de soutenir des projets visant à optimiser l'utilisation des ressources naturelles, tout en contribuant à la formation et à l'emploi de personnes éloignées du marché du travail. Un projet du festival LaSemo a été retenu parmi 12 autres initiatives. LaSemo lance ainsi un projet novateur d'upcycling des bâches publicitaires qui sont utilisées lors des festivals, les transformant en mobilier durable et en accessoires écologiques. On sait bien que toutes ces bâches, servant au décor ou à communiquer des messages informatifs ou publicitaires aux festivaliers, sont un véritable gâchis écologique même s'il existait déjà quelques possibilités de réutilisation, non coordonnées. Dès 2025, LaSemo mettra en place un réseau de festivals afin de réduire les déchets liés à ces bâches publicitaires, en impliquant des artisans locaux et en offrant des opportunités d'emploi à des personnes éloignées du marché du travail. On est impatient d'en savoir plus!

• PointCulture devient... Médiathèque Nouvelle

Back to the future!

PointCulture vient d'annoncer du changement! Dès l'année prochaine, "nouveau" nom et nouvelle identité sont au programme. Pour rappel, l'asbl a actuellement pour missions l'information, la diffusion, la médiation culturelle et encore et toujours le prêt de ses collections (en déclin permanent depuis l'avènement de l'ère digitale et du streaming). PointCulture avait acquis ce nom en 2013. D'abord appelée Discothèque Nationale de Belgique, l'association avait ensuite pris pour dénomination La Médiathèque et ce, pendant de nombreuses années. Avec ce nouveau nom, l'asbl signe un retour en arrière... ou en avant, welcome la Médiathèque Nouvelle. Un choix finalement assez évident, tellement ce nom de PointCulture avait rencontré des difficultés à s'imposer. Difficile, hein, de se faire un nom! On souhaite bonne chance à la Médiathèque Nouvelle dans ses futures activités.

• LA MUERTE va mourir...

à l'issue d'une dernière tournée

LA MUERTE, groupe "rock" formé au début des années 80 («*loudest product made in Belgium since 1984*» comme il se présente), a annoncé sur ses RS, ce 1^{er} novembre, qu'il cesserait ses activités à l'issue d'une tournée planifiée en 2025. «*(...) après plus d'une décennie de performances infernales, 2025 marquera la dernière année de LA MUERTE. Ce qui devait être une résurrection éphémère en 2014, limitée à*

un seul concert, s'est transformé, grâce à vous, en une décennie de chaos sonore brut, puissant et parfois incontrôlable.» Mené par le chanteur Marc du Marais (aka Mark Lagoon, aka Marco Laguna, aussi connu pour son travail de réalisateur) et par Dee-J à la guitare, LA MUERTE aura vu défiler de nombreux musiciens en son sein, dont notamment le bassiste Paul Delnoy (dont on vous parle dans notre précédent numéro, il est l'auteur du fameux *Qui? - m'a enlevé... VVV VDB* - sous le pseudo B.S.R.). 2025 marquera donc pour les fans la dernière occasion d'apercevoir "la mort" en vie, live sur scène. «*LA MUERTE mourra, mais pas avant que nous vous ayons possédé une dernière fois avec des expériences scéniques inoubliables, intransigeantes et extrêmement énergiques.*» Une expérience effectivement à tenter si vous n'avez encore jamais vu le groupe sur scène. Last chance.... Larsen revient sur le parcours de la Bête dans ce même numéro.

2025 devrait également annoncer la fin du groupe Front 242... En janvier, la formation mythique de l'Electronic Body Music montera sur scène sans doute pour la toute dernière fois à l'Ancienne Belgique, à l'issue d'une tournée aux USA quasi sold out partout où elle sera passée! La fin d'une époque... ouais...

• Scène sur Sambre chaviro

Clap de fin pour le festival de Thuin

Quelques jours seulement après le dépôt de bilan du Feel Good Festival à Aywaille (province de Liège), c'est Scène sur Sambre qui coule du côté de Thuin. Après treize années de bons et loyaux services, avec une dernière édition qui aura vu défiler Gazo, Gims, Dadju, Badi, Kid Noize, Green Montana ou Caballero & JeanJass, le festival hennuyer jette l'éponge. Mis entre parenthèses l'été dernier suite à une édition 2023 compliquée sur les plans météorologique, humain et financier, le festival Scène sur Sambre met donc un terme à ses activités. Cette déroute survient dans la foulée d'un autre crash : un sinistre total observé à Aywaille. Où le Feel Good Festival a fait aveu de faillite le 4 novembre dernier... Populaire et conviviale, la manifestation accueillait encore Christophe Maé, Kid Noize, Daddy K, Henri PFR, Matt Pokora ou Magic System en 2023... Ce sont donc deux festivals qui s'éteignent, coup sur coup, dans le paysage musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles. En espérant que ce soient les derniers...



© JENTE WAERZEGGERS

album

brussels-sound

TUKAN

Le meilleur des deux mondes

INTERVIEW : DIANE THEUNISSEN

Deux ans après l'excellent *Atoll*, les quatre oiseaux de TUKAN reviennent en grande pompe avec un deuxième opus, le très attendu *Human Drift*.

« Sur ce deuxième album, on a appris à comprendre ce qu'était TUKAN », me glisse Nathan Van Brande, bassiste au sein de la formation bruxelloise. Un EP, un album et 150 concerts au compteur, les quatre copains marquent une nouvelle étape dans leur épopée musicale avec *Human Drift*, une collection de huit titres concoctés en toute collectivité, entre les caves du Volta et la campagne de Feluy. Des morceaux instrumentaux qui, entre orages et éclaircies, mettent en lumière les différentes énergies qui émanent du quatuor : entre l'euphorie du live et la profondeur des productions célestes, rondes et chaleureuses, les idées fusent et prennent racine. Avec une force terreuse, indestructible.

Au travers d'arrangements mi-organiques mi-électroniques, TUKAN nous offre une musique sans triche. Des morceaux-batte-ments de cœur qui résonnent, subliment la nuit et collent des étoiles dans les yeux.

Votre deuxième album, *Human Drift*, sort le 24 janvier. Que vous évoque cette phrase ?

Alex : C'est la fin de toute une période de recherche et de création. Un aboutissement de dingue : on va présenter une nouvelle musique, un nouvel objet.

Nathan : C'est particulier parce qu'au final, on l'a fait assez rapidement dans le temps. Mais on a pris beaucoup de temps pour le faire. On a commencé à composer l'album fin janvier 2024, on s'y est mis cinq jours par semaine, on n'a fait que ça jusqu'à maintenant. Donc au final, ça a été fait en moins d'un an, mais nous, on a l'impression que ça fait 10 ans qu'on est dessus (rires).

La création d'un deuxième album engendre souvent un stress lié à une forme de pression : les artistes se doivent de maintenir un certain niveau ou, justement, d'offrir quelque chose de nouveau. Avez-vous ressenti cette fameuse pression ?

Nathan : Au début, quand on est face à une grande page blanche, on se demande toujours un peu ce qu'on va raconter. Nous, on a commencé par une résidence : on est partis une semaine en Ardèche et on s'est dit qu'on se permettait de partir dans toutes les directions. On a produit énormément de morceaux, il y a dû y avoir une cinquantaine d'idées (...) Le plus dur, effectivement, c'était le tout début : il y a déjà quelque chose qui existe, il y a déjà eu *Atoll*, il y a déjà eu un EP avant. TUKAN existe. Alors, on se pose la question : « *Qu'est-ce qu'on va raconter de nouveau, sans pour autant rompre le lien ?* ».

Ces dernières années, TUKAN a pris une place de cœur au sein de la scène bruxelloise. Comment la ville vous a-t-elle inspirés ?

Alex : On se sent bien ici. On a la chance de répéter au Volta où on est entourés de plein d'amis musiciens, plein de projets différents qui nous inspirent au quotidien. Et on a la chance qu'il se passe pas mal de choses à Bruxelles : on va voir des concerts, des expos, plein de choses. Ça nous inspire au quotidien.

Nathan : Bruxelles, c'est une ville qui est particulière de par ses deux langues – enfin, il y en a bien plus que deux, évidemment. J'ai l'impression que c'est une ville qui voyage. Moi, je suis né à Bruxelles et j'ai beaucoup d'amis au Conservatoire et dans des écoles de musique. Au sein de la scène musicale, le paysage change tous les ans : il y a sans arrêt de nouvelles têtes, de nouveaux musiciens, de nouveaux projets. J'ai l'impression de continuer à découvrir des mondes dans Bruxelles et je trouve que c'est quelque chose de très inspirant que d'être tout le temps surpris, dans la même ville. C'est hyper riche. On se l'est dit plusieurs fois mais je pense qu'on ne ferait pas cette musique-là si on n'était pas à Bruxelles. Il y a vraiment une influence forte de ce qu'on entend, même simplement au Volta : dans le local d'à côté, il y a ECHT!, Lander & Adriaan, Jean-Paul Groove, etc. C'est tout ce qui nous nourrit.

Outre les piliers du Volta, quel-les sont les artistes que vous avez écoutés lors de la création de ce deuxième disque ? Où êtes-vous allés puiser le feu si caractéristique de *Human Drift* ?

Nathan : Mount Kimbie a sorti un disque cette année et cet album nous a pas mal marqués. On est allés les voir aux Halles de Schaarbeek pendant les Nuits Botanique, c'était un choc : c'est à la fois ce duo électronique anglais qu'on a pas mal suivi, puis là, il y avait une guitare électrique, une batterie, un truc super authentique. On s'est pas mal reconnus là-dedans, c'est une des grosses influences sur ce disque.

Alex : On écoute beaucoup de musique électronique de producteurs, c'est quelque chose qu'on fait depuis toujours. Des groupes qui mélangent les styles, des groupes comme Lander & Adriaan, il y a des choses chez eux qui nous inspirent beaucoup : le travail des sons, etc. On pioche à droite à gauche.

On a souvent identifié votre son comme une fusion entre le jazz et la musique électronique. Cette définition est-elle toujours d'actualité ?

Nathan : Effectivement, on utilise souvent le terme "electro-jazz" quand on parle de la musique de TUKAN. Pour être honnête, on se retrouve de moins en moins dans le jazz. On est passés par là grâce aux écoles de musique, mais ce n'est plus tellement ce qu'on écoute. Sur ce deuxième album, on a appris à comprendre ce qu'était TUKAN, un projet qui est arrivé grâce au hasard de l'improvisation. Maintenant, notre langage est plus digéré : on essaye d'avoir le meilleur des deux mondes. On n'essaye pas de copier la musique électronique avec des instruments mais plutôt de faire de la musique électronique, de jouer de nos instruments et de les mettre ensemble.

Alex : On aime jouer de nos instruments, c'est vraiment la base. On est instrumentistes avant d'être producteurs. On est à l'aise derrière nos instruments, c'est ce qu'on maîtrise le mieux. Mais on aime prendre les outils qu'on a à disposition et en faire un mélange. Il y a tout ce côté électronique, puis le côté chaud des instruments. On a envie de garder cet équilibre-là.

Le risque, ce serait de tomber dans quelque chose de plus lisse ?

Alex : C'est clair ! Ce sont des questions qu'on se pose constamment lorsqu'on est en création et qu'on arrange nos morceaux : « *Qu'est-ce qu'on fait avec nos outils, nos instruments ?* ». On a envie de rester dans quelque chose de chaud, de joué.

Cette chaleur, c'est un élément que Rowan Van Hoef – votre producteur et ingénieur du son – a très bien mis en lumière.

Nathan : C'est clair. Comme on travaille avec lui depuis le début, on n'a même plus besoin de parler pour se comprendre : on lui envoie notre musique puis tout se fait de façon assez naturelle. Sur cet album-là, on lui a laissé beaucoup plus de place au niveau de l'expression artistique. Rowan, ce n'est pas juste un ingé son : c'est aussi un producteur, un directeur artistique... et on sait qu'il va amener notre musique là où on veut qu'il l'amène, en lui laissant carte blanche. C'est très agréable de travailler comme ça ! On lui fait confiance, on sait qu'il va aller dans la prolongation de notre idée. Pour notre single *Pluck*, justement, on avait l'idée de base et Rowan a vraiment donné une direction au son. Ce morceau, c'est un mélange de ces deux mondes-là : il y a des drum machines et en même temps de la vraie batterie par-dessus, c'est vraiment très typé.

Les sonorités de *Pluck* reflètent-elles ce à quoi nous allons avoir droit dans le nouvel album ?

Nathan : L'album, il est segmenté en trois chapitres. C'est ce qu'on a voulu représenter avec les trois singles. À la base, on avait envie de faire un album qui s'écoute chez soi, sans essayer de répondre au live et au disque de la même manière. On avait envie d'assumer le fait que ce sont deux objets différents. Le fait de sortir un deuxième album nous a permis de le faire : c'est un concept, un son et, à côté, il y a le live. Et donc, on est partis sur des esthétiques plus douces, en se disant que si en live, c'était la teuf, qu'on jouait à minuit et qu'on devait envoyer beaucoup d'énergie, c'était cool. Mais au fur et à mesure de la création, on

s'est rendu compte que cette douceur ne représentait qu'une partie de ce qu'on faisait et que c'était dommage que toute la partie live ne fasse pas partie du disque. Un album, c'est aussi une photo d'un moment, d'une période. Dans cette période, il y a eu tellement d'émotions différentes : des moments plus calmes, des moments plus tendus, des moments d'euphorie (...) Un truc qui nous touche, que ce soit dans le cinéma ou dans la musique, c'est de pouvoir passer du rire aux larmes. Quand tu vas voir un film, par exemple, et que pendant la séance, tu pleures, tu rigoles, tu passes par des grands moments d'introspection puis des moments de joie, c'est très fort. Assumer le fait qu'on fait des choses très différentes, c'était important pour nous. Dans le disque, il y a des choses comme *Roda*, *Pluck* et comme *Blinker*. Tout tourne autour de ces trois morceaux !

Human Drift, c'est le nom que vous avez choisi de donner à votre deuxième disque. Quelle est la symbolique derrière ce titre ?

Nathan : "Human Drift", c'est la dérive humaine. On a toujours eu du mal à trouver des noms : on fait de la musique instrumentale, le texte n'est pas notre médium. Alors, on choisit toujours nos titres à la fin : on essaye de trouver une narration après, à rajouter au-dessus de la musique. C'est un exercice qui est très compliqué à faire à quatre : chaque morceau peut évoquer des choses tellement différentes chez l'un ou chez l'autre, trouver le bon match et le mot qui convient, ce n'est vraiment pas facile. C'était la même chose pour le nom de l'album, qui était encore plus dur à définir parce qu'on avait envie d'un nom qui nous plaise vraiment, étant donné que c'est un nom avec lequel on allait voyager. Sur ce coup-ci, ce sont nos manageurs, Seb et Julien, qui un jour, nous ont appelés. On était en studio chez Rowan et ils nous ont dit « *Human Drift, qu'est-ce que vous en pensez ?* ». Dans un premier temps on s'est dit « *Ouah, c'est en anglais, qu'est-ce que ça nous évoque ?* ». On l'a appris au compte-gouttes, certains d'entre nous étaient en bas pour travailler, il y en a qui étaient en pause et qui allaient chercher un sandwich... puis à chaque fois il y a eu cette réaction « *Ah ?!* », puis « *Ah, c'est pas si mal...* ». Finalement, on a apprivoisé le nom, on a trouvé que ça collait bien à ce qu'on voulait partager et au recul qu'on a sur le projet (...) Après 150 concerts, on a pu se poser la question : « *Qu'est-ce qu'on produit chez les gens ?* ». Qu'est-ce qu'on laisse derrière nous ? On arrive à un endroit, personne ne nous connaît, on joue, on part, mais qu'est-ce qui reste ? Ce qui reste, c'est ce truc fédérateur : on peut jouer dans une fête de village, dans un endroit où personne ne nous connaît, où personne ne nous attend, il y a une grand-mère, des enfants, et finalement les gens dansent, ils ont le sourire et ils ont passé un bon moment. C'est ça qu'on avait envie de mettre en avant : la dérive, mais pas péjorative.

Le travail collectif, la fédération et la collaboration semblent faire partie intégrante de votre ADN. Cet état d'esprit a-t-il toujours été présent ?

Nathan : Je pense que c'est là depuis le début, oui. Même avant TUKAN, on a eu plein d'autres projets et c'était très chouette, mais on s'est rendu compte qu'à chaque fois, on devait adapter nos idées à un rappeur, un chanteur, une chanteuse, etc. Un jour, on s'est dit qu'on allait faire notre truc, que ça pouvait se suffire. C'était tous les quatre. Avec le temps, on s'est rendu compte que cette musique-là était "comme ça" parce qu'elle était collective. Quand on fait des trucs en sous-groupes, on arrive à des choses qui ressemblent à TUKAN mais on n'arrive jamais à ce son-là si on n'a pas tous les quatre validé l'accord, la texture, le son. C'est impossible de faire cette musique-là si on n'est pas tous les quatre impliqués.

Le morceau d'introduction de l'album s'intitule Love. Est-ce un indice quant aux émotions qui vous ont guidés lors de sa création ?

Alex : En période de création et de recherche, on est passés par beaucoup d'émotions différentes. C'est hyper intense et, pareil-

lement, il y a des sacrés moments de doute. *Love*, c'est un nom qu'on a depuis le début et on ne savait pas si on allait le garder. Au final, avec le temps, on s'est dit « *Pourquoi pas ?* ». Dans l'album, on peut retrouver plusieurs émotions différentes... et l'amour en fait partie.

Nathan : C'est aussi l'un des premiers morceaux qu'on a écrits. Parmi les cinquante idées du début, celle-ci est restée (*rires*). Comme c'est un puzzle qu'on agence petit à petit, on part dans toutes les directions. Ce morceau-là, il a servi de repère.

Avant cette interview, je vous prenais pour un groupe de ville. C'est fou de savoir que d'autres morceaux sont nés totalement en dehors de toute empreinte citadine.

Alex : Je pense qu'on a besoin des deux. C'est un équilibre.

Nathan : On a la chance de pouvoir utiliser le studio d'Andrea, à Feluy, qui est un peu en dehors de Bruxelles. Et on a la chance de pouvoir aller au Volta. On alterne. Le point de départ, c'était l'Ardèche mais ça a duré une semaine. Après, il y a eu 8 mois où on était presque tous les jours en studio, entre la ville et la campagne. On pourrait difficilement faire l'un ou l'autre.

Vous travaillez de manière horizontale, à quatre. À quoi ressemble votre dynamique de travail ?

Nathan : On essaye d'être de moins en moins bordéliques (*rires*).

Alex : C'est vrai qu'au niveau de l'organisation, on essaye d'être mieux organisés. Et ça fonctionne ! Avec le temps, on change nos manières de travailler. Pour l'album, certaines idées sont nées collectivement : on joue, ensemble, on ne se pose pas de questions. On a l'habitude d'enregistrer ce qu'on fait, avec un ordi, avec un téléphone. Après, il y a des idées qu'on amène chacun de notre côté, et qu'on se fait écouter. Les morceaux sont tous nés d'une manière différente. À un moment, on a commencé à faire des sous-groupes : on bossait énormément à quatre, puis on s'est dit « *bon, si on n'arrive pas à bosser comme ça, on va bosser à deux* ». Du coup, on a installé deux régies, et on s'est mis à alterner. Ce qui était cool, c'est qu'on pouvait commencer une idée à deux, puis d'un coup, on "switchait", il y en avait un autre qui arrivait avec des oreilles fraîches et qui continuait l'idée.

Le 7 février, vous serez à l'Ancienne Belgique pour présenter votre nouveau disque au public bruxellois. Qu'est-ce que ça vous fait ?

Nathan : C'est fou. C'est une salle qui a une symbolique forte. C'est une des premières salles où j'ai été voir des concerts, c'est une salle qui est au centre de Bruxelles, il y a tellement d'artistes qui nous influencent, qui nous ont influencés qui sont passés par là. C'est une salle qui a un poids particulier. On a fait beaucoup de concerts, le trac est de moins en moins présent. Mais l'Ancienne Belgique, c'est une salle qui exige quelque chose. Elle a une âme, elle met la barre très, très haut. J'ai l'impression que ça nous tire vers le haut de savoir qu'on va jouer là. On va faire un light show aussi, parce que la musique instrumentale laisse beaucoup de place à une narration autre. La lumière va prendre beaucoup de place dans la prochaine tournée et l'AB va être une date unique, par rapport aux lumières. On est trop excités, ça va être chouette... et en plus, ça se remplit bien (*rires*).

TUKAN
Human Drift
Autoproduction





©JEAN VANGEBERGEN

#album

#inclassable

Sopa Boba

TEXTE : DIDIER STIERS

Après Ogives, Pavel Tchikov s'est lancé dans un autre projet atypique, combinant cette fois cordes, synthés modulaires et spoken word.

« Ce qui m'anime, nous dit-il, c'est jouer une musique que j'ai envie d'entendre et que je n'entends pas spécialement ailleurs. »

À l'origine, le dramaturge liégeois Jean Vangee-bergen avait imaginé une création à partir d'un texte de l'auteure moldave Nicoleta Esinencu. Son titre : *That moment*. Le pitch : un père a coupé le doigt de son enfant parce que ce dernier a volé de l'argent dans son porte-monnaie. À partir de ce fait divers, il est question de politique, de mensonges, de carrière, de la société de consommation... Mais pour des raisons de budget ou de timing, allez savoir, le projet du dramaturge avait échoué. Puis, se rendant compte que le texte avait une forme musicale plutôt que théâtrale, il s'en était allé trouver Pavel Tchikov. « Et ça m'a parlé, nous raconte ce dernier. Ça m'a rappelé mon enfance, puisque j'ai grandi en Russie. J'avais 12 ans, j'étais bien confronté à la corruption au quotidien, quand il faut lâcher un billet, ou une sucette chez les enfants, pour ouvrir une porte. Et puis, il y a le sous-titre du texte, *That moment when you are Adibas and you dream of becoming Adidas, qui fait référence à une marque à quatre bandes qui copie celle à trois bandes. La plupart d'entre nous étions Adibas et nous rêvions tous de pouvoir devenir un jour Adidas... »*

Sopa Boba
That Moment
Sub Rosa



N'empêche, pour des raisons – encore – de budget, de timing, mais aussi des motifs personnels, le texte de Nicoleta Esinencu n'est pas plus devenu un court-métrage ou un micro-opéra qu'une pièce. Un groupe, par contre, oui ! « C'était quelque chose qui résonnait avec mon vécu. Et j'ai tout de suite eu des ambiances musicales qui me sont venues. » Côté musique : des cordes et des synthés modulaires, du néo-classique et de l'électronique, alliage de drame et d'âpreté. Côté personnel, Sopa Boba, c'est Jos Kleij alias G.W. Sok, l'ancien de The Ex, qui incarne les cinq protagonistes de cette histoire, Jean Vangeebergen, le dramaturge susmentionné, et Pavel Tchikov évidemment. Pour l'occasion, le groupe existe en deux versions. Une version spectacle, avec une discrète mise en scène, une création lumière, le quatuor à cordes et une projection du texte, et puis une version rock, plus dépouillée, combinant voix, électronique et un duo de cordes.

Pavel Tchikov

« Avec ce nouveau projet, je pouvais plonger dans deux mondes que je connaissais mais que je n'avais jamais explorés. »

Des cordes et des synthés modulaires ? « C'est un cadre de composition qu'on s'impose à soi-même, explique Pavel. Quand tu as un projet comme celui-là qui t'arrive et pour lequel tu peux partir n'importe où, musicalement, tu es libre d'explorer ce qui t'habite, là où tu as envie d'aller, là où tu n'es pas encore allé. Le quatuor à cordes, ça me trottait en tête depuis un moment mais je n'osais pas. C'est aussi quelque chose dont j'avais un peu peur. Et puis, à l'époque de ma rencontre avec Jean, en 2019, j'avais commencé à sérieusement m'intéresser à l'électronique. Donc voilà, avec ce nouveau projet, je pouvais aussi plonger dans deux mondes que je connaissais mais que je n'avais jamais explorés. » Quant à savoir s'ils allaient pouvoir cohabiter... « Non, je ne savais pas du tout que ça allait fonctionner. Mais, très vite, dès les premières idées, ça a "matché". Et je me suis alors dit que j'allais me restreindre à cela. Évidemment, j'aurais pu rajouter des cuivres sur un morceau parce que j'ai accès à des cuivres, ou ailleurs mettre un peu de guitare... Mais l'idée de ne garder vraiment que l'électronique et le quatuor à cordes, c'est aussi se fixer un cadre de composition. Je me pose des limites et je creuse un seul sillon. »



©CLAUDIO IVAN FERNANDEZ

#indio-rock

#album

Ada Oda

INTERVIEW : NICOLAS ALSTEEN

Toujours à la lisière du post-punk et d'un romantisme dérobé à la pop italienne, le groupe bruxellois transcende sa formule magique sur un deuxième album subtilement équilibré. Entre évidences mélodiques, riffs angulaires et refrains protéiformes, Ada Oda élabore sa recette du bonheur : un déluge d'huile d'olive et une patate d'enfer !

Que vous est-il arrivé depuis la sortie du premier album ?

Clément Marion : Nous avons joué près de 200 concerts à travers l'Europe et participé à plusieurs vitrines professionnelles : des événements comme Eurosonic, Reeperbahn, MaMA, Trans Musicales, Fifty Lab ou le MENT à Ljubljana. Nous nous sommes également produits au Canada. En mars 2024, nous avons été invités à Austin, au Texas, dans le cadre du festival South by Southwest (SXSW).

Participer à un tel événement, c'est la promesse de jouer aux USA ?

César Laloux : Pour tourner là-bas, vu le prix d'un visa de travail, il faut déjà empiler plusieurs dates bien payées. C'est injouable pour un groupe comme le nôtre. À moins d'un incroyable retournement de situation, notre aventure texane restera une parenthèse dorée dans l'histoire d'Ada Oda. Il faut être réaliste. À l'avenir, notre présence sur le marché anglo-saxon passera plutôt par la Grande-Bretagne. Du reste, notre objectif n'est pas d'être à l'affiche du Glastonbury Festival, mais plutôt de continuer sur notre lancée, en renforçant notre présence dans les pays que nous avons déjà visités, comme l'Italie, par exemple.

César Laloux

« D'un côté, il y a eu la tournée, source de joies indescriptibles. D'un autre côté, il y a eu beaucoup d'anxiété au moment d'écrire ce deuxième album. »

À partir du moment où l'italien n'est pas votre langue maternelle, y avait-il de l'appréhension à l'heure de présenter vos chansons en Italie ?

CL : Notre première date était programmée à Milan. On avait vraiment les jetons. On ne savait pas du tout comment les gens allaient réagir...

Victoria Barracato : Mon italien est ultra scolaire. On se disait que le public n'allait rien piger, que j'allais me ramasser des cailloux à force d'écorcher les mots. Nos appréhensions sont retombées dès les premières minutes de la prestation...

CL : Les gens chantaient avec nous ! Ils adhéraient complètement à la proposition. Émotionnellement, ça reste le moment le plus intense de notre tournée. Après le concert, plusieurs personnes sont venues nous dire que les paroles étaient excellentes. Nos formulations de phrase sont correctes, mais un peu désuètes. Cela donne un côté exotique à la musique. Tout en empruntant à la culture italienne, nous arrivons avec une formule alternative qui n'existe pas vraiment en Italie.

Votre nouvel album s'appelle *Pelle d'Oca*. Que signifie ce titre ?

CL : Cela veut dire "chair de poule" en italien. La chair de poule, c'est une réaction organique que l'on ressent face à des émotions aussi contradictoires que le plaisir ou la peur. En quelques mois, Ada Oda est passé par ces deux extrêmes. D'un côté, il y a eu la tournée, source de joies indescriptibles. D'un autre côté, il y a eu beaucoup d'anxiété au moment d'écrire ce deuxième album. La chair de poule illustre parfaitement ce paradoxe entre le bonheur ultime et l'appréhension totale.

L'un des nouveaux morceaux s'intitule *Figlia d'Europa*. C'est un hymne pro-européen comme le *Putain Putain* d'Arno ?

CL : Non, il s'agit plutôt d'une satire à propos de la "ryanairisation" et de "l'ubérisation" de l'Europe. Aujourd'hui, tout le monde utilise les mêmes transports pour visiter les mêmes villes, en pensant y avoir trouvé une part d'authenticité. Alors qu'à y regarder de plus près, les capitales européennes finissent plus ou moins par se ressembler. *Figlia d'Europa*, c'est une critique un peu amusée de tout ça.

CM : Tous les pays tendent à l'uniformisation. Nous sommes observateurs et acteurs de cette évolution. *Figlia d'Europa* ne nous exclut pas de l'équation. Moi, par exemple, je suis toujours le premier à chercher un coffee shop en arrivant dans n'importe quelle ville. Nous participons, toutes et tous, à une hyperculture de masse...

Figlia d'Europa est chanté en duo avec un certain Ale Sportelli. Qui est-ce ?

CL : Un monsieur de 63 ans que nous avons rencontré dans un centre culturel communiste en Toscane. Après notre concert, il est venu se présenter. C'est un ingé-son qui possède un studio près de Pise. Il nous a proposé d'enregistrer le nouvel album là-bas. En novembre 2023, nous sommes donc partis à Pise, où nous avons travaillé sur les maquettes du disque. Ale Sportelli nous a prêté sa maison et son studio. Nous avons gardé sa voix sur le morceau *Figlia d'Europa*. C'est d'autant plus pertinent que sa fille habite à Toulouse. Par la force des choses, il est souvent amené à utiliser les services de Ryanair...

Il y a quelques semaines, les fans du groupe français L'Impératrice ont appris le départ de la chanteuse Flore Benguigui via un communiqué. Par la suite, celle-ci a révélé que son retrait résultait de pressions sexistes et psychologiques au sein même de sa formation, exclusivement composées de musiciens. La configuration de L'Impératrice est comparable à celle d'Ada Oda...

CL : L'histoire de Flore Benguigui nous a chamboulés. Son récit induit tellement de questions : mettons-nous, consciemment ou pas, Victoria sous pression ? Y a-t-il des attitudes nocives dans nos comportements ? La communication qui existe entre nous est, sans doute, l'une des clés pour répondre à ces interrogations... Durant l'écriture de l'album, par exemple, Victoria m'a fait remarquer que les paroles du morceau *Vecchia Storia* étaient bourrées de clichés un peu beauf. Ce n'est pas forcément agréable à entendre mais ça m'a permis d'ouvrir les yeux et d'évoluer dans le bon sens...

VB : Même si je n'écris pas les paroles, les textes d'Ada Oda mélangent nos vécus, nos observations et nos ressentis. Ce n'est pas un point de vue unilatéral. En tant que groupe, nous misons sur la cohésion, tout en nous laissant de l'espace sur scène et en dehors. Mais être la voix du groupe, c'est aussi accepter d'être le centre de l'attention en concert. Quoi qu'il arrive, je dois avoir l'air heureuse et en forme. Cela demande de l'endurance et un mental de fer. Récemment, nous sommes partis au Canada. En arrivant sur place, j'étais malade. Dans n'importe quel autre boulot, ça aurait été un certificat et au lit ! Mais dans la musique, ce n'est pas comme ça... Psychologiquement, c'est compliqué de déclarer forfait quand on a la chance de se produire là-bas. À cet égard, il faut aussi se rendre compte que l'industrie musicale est une broyeuse. Et, pour une chanteuse, c'est une pression supplémentaire au niveau vocal, mental et physique. Ma situation n'est pas comparable à celle de Flore Benguigui mais j'adhère à 100% à ses déclarations. Depuis trois ans, je suis plongée au cœur de l'industrie musicale. Je vois comment ça fonctionne... Le témoignage de Flore Benguigui est un coup de pied dans la fourmière. C'est un geste fort, qui appelle de gros changements dans la façon de considérer les femmes impliquées dans des projets musicaux.

Ada Oda *Pelle d'Oca*

62 Records/La Tempesta Dischi/Lisbon Lux Records



album

pop-olectro

© YUUKI OISHI

Shoko Igarashi

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

En douze chansons, la saxophoniste bruxelloise trace des traits d'union entre la préfecture de Yamagata et les étangs de Flagey. Électro et aventureux, bercé d'un groove martien, de jazz en fusion et de sons chinés dans les B.O. de grands films d'animation, son nouvel album est la promesse d'un voyage hors du temps.

Entamée à Tokyo, la carrière de Shoko Igarashi est passée par le prestigieux Berklee College of Music de Boston, mais aussi par New York. « Dans cette ville, la musique est partout mais la concurrence entre les artistes y est omniprésente. Il est très difficile de s'intégrer dans une communauté, confie la saxophoniste. À Bruxelles, j'ai tout de suite trouvé des gens à l'écoute, ouverts d'esprit et moins obsédés par des questions d'ego. Cela m'a permis de développer mon univers dans les meilleures conditions. » Le petit monde de Shoko Igarashi est peuplé de sons multicolores. Sur *Onsen Music*, son deuxième album, la Bruxelloise d'adoption diffuse des bonnes ondes, du jazz déviant et toutes sortes de dilatations funky. La musique des films d'animation de son enfance, l'électronica, la "dance" et les échos de la "city pop" bruissent également au détour de ce disque ondoyant et éclectique. « Comme les chansons partent un peu dans tous les sens, je les rassemble sous la dénomination "Onsen Music". Un onsen, c'est un bain thermal japonais. Ces eaux chaudes pro-

viennent de sources volcaniques, réputées pour leurs propriétés thérapeutiques, explique Shoko. C'est parti d'une plaisanterie avec mon conjoint. À chaque fois que j'aime un film, un son, une peinture ou du design, je lui dis que c'est aussi doux et agréable qu'un plongeon dans un onsen. » Composé à l'aide d'un ordinateur, arrangé au moyen d'un saxophone et de mille et une idées, *Onsen Music* s'inspire d'instant de vie et de fantasmes directement importés du Japon. « J'ai grandi à Tsuruoka, une ville entourée par les montagnes. Comme je n'habite plus là-bas depuis longtemps, j'idéalise les paysages et la campagne locale. Ce sentiment utopique alimente mon processus créatif. Dans les faits, il fait très humide à Tsuruoka. Il pleut autant qu'en Belgique. C'est sans doute pour cette raison que je me sens chez moi à Bruxelles. »



Shoko Igarashi
Onsen Music

Tigersushi/
62 Records



©MAYLI STERKENDRIES

album

pop

Pale Grey

TEXTE : PHILOMÈNE RAXHON

Le quatuor liégeois fait son retour après sept ans d'absence avec un nouvel album, *It feels like I always knew you*. Portrait d'inconnus dans le bus mais aussi d'une époque, l'opus explore des sonorités hip-hop, mêlées à la dream pop intemporelle du groupe.

L'album de la maturité? Le terme est galvaudé, mais colle à la peau de *It feels like I always knew you*. Après sept années passées en tournée ou sur d'autres projets musicaux, les membres de Pale Grey dévoilent ce troisième album avec le sentiment d'avoir appris à embrasser leur style. « Avant, on avait tendance à mathématiser davantage la musique. Aujourd'hui, on a fait la paix avec nous-mêmes et ce qui en ressort est beaucoup plus spontané », analyse Gilles Dewalque. À côté de lui, Maxime Lhussier, son comparse musical de toujours, acquiesce: « On ne cherche plus à se travestir. Plus on avance et plus on arrive à être alignés avec nous-mêmes. »

Certaines choses ne changent pourtant pas, comme l'attrait de Pale Grey pour une dream pop lancinante, qui se pare sur cet album de sonorités hip-hop et d'une mélancolie toute assumée. Le projet prend la forme de douze morceaux incarnés par douze prénoms. Le voyage proposé par Pale Grey, c'est celui d'un trajet en bus, où se croisent une poignée d'inconnus aux parcours individuels qui parlent de notre

temps. « On a voulu raconter les biographies fictives de ces personnages qui se retrouvent, le temps d'un instant, au même endroit, avant de reprendre leur vie », détaille Maxime Lhussier. Ainsi, le titre *Winston* décrit la trajectoire d'un politicien populiste, tandis qu'*Eve* sonde une relation d'emprise faite de violences conjugales.

Ces nouveaux morceaux rythmés ont été façonnés en collaboration avec Ash Workman, le producteur du groupe Metronomy. Le britannique a pris la route en « vieille camionnette toute pourrie » depuis Margate, ville portuaire au sud-est de Londres, pour achever *It feels like I always knew you* avec Pale Grey. Et comme la théorie du groupe se tient en ce qui concerne les rencontres en transport cabossé, Gilles Dewalque l'affirme: « Après une demi-heure, on a eu l'impression de se connaître depuis toujours ».



Pale Grey
It feels like I always knew you
Odessa



©LUCINDE WAHLEN

EP

indie-pop

Uwase

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

L'autrice-compositrice-interprète Uwase débarque avec *Angelo* et renverse tout sur son passage, en toute humilité.

Une robe de gala, une Stratocaster et une voix-croisement entre Morrissey, Ella Fitzgerald et Joni Mitchell, il ne faut rien de plus à Uwase pour cristalliser l'essentiel de son identité. Un esprit vif et authentique, qui ne jure que par la spontanéité: « Ce qui est cool, c'est que quand j'ai commencé à faire de la musique, je l'ai vraiment faite pour moi. Je n'ai jamais eu l'intention que les gens l'entendent. Je l'ai faite par pur plaisir, pour m'exprimer », nous glisse-t-elle le regard rieur. Munie de son Akai MPK, les chansons de Frank Ocean et Clairo à fond dans les oreilles, Uwase commence par bidouiller ses prods sur Garage-Band, en toute intimité.

Une approche DIY qui a porté ses fruits: après deux projets

autoproduits, la Bruxelloise sort de sa chambre et nous offre un disque cinq étoiles, confectionné main dans la main avec le producteur Jasper Segers. Une collection de titres nichés entre journal intime, glam rock et pop indé, qui lui tiennent particulièrement à cœur: sous ses airs d'album de rupture, *Angelo* parle avant tout d'amour de soi, et d'empouvoirement, évidemment. « Je me suis retrouvée à abaisser mes standards et à me rabaisser, moi aussi. Cet événement m'a encouragée à devenir une meilleure version de moi-même, à prendre soin de moi plutôt que de quelqu'un d'autre ».

Une nouvelle étoile se cache à Bruxelles. Ne cherchez pas plus loin, c'est elle.



album

folk

©THOMAS FRETEUR

Jawhar

INTERVIEW : LISON MARSIN

C'est un album se détournant de l'ombre que propose cette fois-ci Jawhar avec *Khyoot*. Tissé de fils invisibles entre le soi et l'infini, ce disque dévoile une poésie intime, toute en lumière.

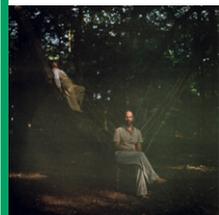
Vous revenez d'un petit séjour à la Maison de la Poésie, on sent que l'album arrive tout bientôt et qu'une première date est prévue dans la foulée...

On sort d'une résidence de trois jours. C'était la deuxième pour la formule live de cet album. On en avait déjà fait une première où on a travaillé sur la musique. Là on travaillait plus sur l'aspect live avec un ingé son. C'est une formule un peu plus particulière, parce qu'on essaye de reprendre le disque avec très peu d'éléments. On voulait rester dans quelque chose de très épuré.

Quelque chose d'épuré? Doit-on alors comprendre que ça sera très différent de l'album *Tasweerah*? Est-ce un vrai tournant?

Oui, un tournant dans le sens où l'album précédent a été assez difficile. On entend d'ailleurs dans la couleur de l'album qu'il y avait un côté plus "dark". C'était un album de confinement et une période un peu compliquée dans ma vie. Mais avec cet album-ci, je retrouve une légèreté et une renaissance. Il y a quelque chose qui m'a visité et qui m'a changé, une espèce d'amour de la vie et de ce qui m'entoure. Rien à voir avec le précédent donc. Je pense que quand on traverse quelque chose de difficile, au bout il y a une renaissance.

Jawhar
Khyoot
62 Records



Le concept même de "khyoot" semble très abstrait. Est-ce une idée reliée à cette renaissance dont vous parlez?

"Khyoot", ça fait référence à ces fils invisibles que je me suis mis à voir dans l'air, ceux qui nous relient aux éléments et à une source de vie en fait (en arabe, "khyoot" est le pluriel de "kheet", un mot qui signifie filament, fine corde ou ficelle, - ndlr). J'ai su que c'était le chemin à suivre et c'est devenu le fil rouge de cet album. Le premier morceau parle d'ailleurs de cette magie de l'instant. Au lendemain de cette crise, c'est littéralement ce que j'ai vu, des filaments entre moi et l'infini et c'est comme si la vie m'appelait. J'ai commencé à écrire à partir de ça. J'avais le sentiment d'être sur une chouette vague et finalement, je me suis laissé emporter. J'ai eu envie d'aller au bout de cette aventure.

Était-ce un album malgré tout "évident" à réaliser?

Tout a été facile avec cet album : l'écriture, la rencontre avec Azza (*Azza Mezghani, une jeune chanteuse et compositrice qui se produit sous le nom d'AZA, - ndlr*)... Tout de suite quand j'ai commencé à écrire les morceaux, j'avais en tête ces secondes voix. Je me suis un moment demandé avec qui j'allais les faire. Quand j'ai rencontré Azza, ça a été une évidence. La vie a décidé que ce serait elle qui ferait les voix et on a décidé de continuer en ce sens-là.

Vous parlez de cet album comme d'un album «qui revient à mes premiers amours», et à la fois, vous évoquez la renaissance, le renouveau. Qu'entendiez-vous faire avec *Khyoot*?

Je parle bien d'un renouveau de l'esprit, du ressenti de la musique et de la manière de traduire ce ressenti. Je renoue avec un ancien amour dans le sens où, à mes débuts, je faisais de la musique parce que j'adorais écouter des chansons folk. Pourtant, je me suis rapproché de la musique "de groupe". Et en écrivant ces nouveaux morceaux, j'avais envie que ça reste très simple et qu'il y ait une certaine proximité. Cette proximité que je ressentais entre ce que je faisais et les éléments présents, ce qui m'entourait. Je voulais retranscrire cela sur disque.

***Khyoot* semble hyper personnel et aborder des thèmes plus intimistes. Est-ce difficile pour un artiste de passer à de la musique, comme vous l'appellez, "de groupe" à un projet plus personnel?**

Je crois que c'est quelque chose qui s'approprie avec le temps. C'est quelque chose avec lequel on a des difficultés au début, on se cache peut-être derrière des personnages. En fait, c'est avec la poésie qu'on trouve son chemin, petit à petit. On trouve un moyen de parler de l'intime sans que ce soit impudique. On parle d'une expérience personnelle mais celle-ci sera l'histoire de tout le monde. Et ce chemin, c'est la poésie. Ça rythme ma vie, c'est très salvateur, ça permet d'échapper à beaucoup de choses et de capter la beauté dans tout ce qui passe près de soi.

Salvateur? Est-ce l'effet que vous attendez de cet album?

J'espère ouvrir un chemin et que ça ouvre des portes et des fenêtres dans les âmes des gens de la même manière que le monde m'a touché au moment de l'écriture. J'espère que cela va apparaître et que cela ouvre la même brèche que ça a ouvert en moi.



©LENNERT MADOU

album

rock

Mustii

INTERVIEW : LUC LORFÈVRE

Remis de la désillusion de l'Eurovision et de la dépression qui a suivi, Thomas Musti a retrouvé le plaisir de faire de la musique. Il radicalise le son pour explorer les méandres des nuits queer sur *The Maze*, un troisième album concept ultra-référencé où il ne s'efface plus derrière un personnage fictif pour se livrer tel qu'il est. Honnête, heureux et libre.

Qu'est-ce qui a foiré à l'Eurovision ?

Je ne souhaite pas m'étendre là-dessus car je n'ai pas envie de retomber dans la négativité. Pour faire court, tout s'est bien passé en amont. Mais en Suède, il y a eu des problèmes d'ordre relationnel avec une personne dans l'équipe et je me suis rendu compte que je perdais progressivement le contrôle du projet. Je ne ressentais plus de plaisir du tout. Je chantais *Before The Party's Over* mais j'avais envie que la party s'arrête. J'ai fait une petite dépression et après le Concours Eurovision, je me suis envolé pour une île du Sud-Est asiatique avec mon copain afin de déconnecter et me reconstruire. Une grosse partie de mon album était terminée avant l'Eurovision mais je ne pouvais pas me remettre au travail sans cette mise à plat. *Silly boys* et *The kids are alright*, deux chansons de *The Maze*, peuvent être mises en parallèle avec mon état d'esprit durant l'aventure de l'Eurovision.

The Maze, comme vos deux premiers albums, s'appuie sur un concept. Vous ne pouvez pas travailler autrement ?

Je suis "old school". Je pense en terme "d'album". Pour moi, toutes les chansons doivent être reliées par un fil rouge. Avant d'entrer en studio, je dois avoir une dramaturgie en tête et une histoire à raconter. Sur mes deux premiers albums, tout tournait autour d'un personnage. Ici, c'est un lieu géographique. *The Maze* est un club fictif et l'histoire se déroule sur toute une nuit.

Vous dites que *The Maze* est votre album le plus assumé. Pour quelles raisons ?

21st Century Boy en 2018 évoquait le trauma d'un personnage fictif. *It's Happening Now* en 2021 était un album hommage à mon oncle qui souffrait de schizophrénie. *The Maze* parle de moi. Je ne me cache plus derrière quelqu'un. J'ai fait mon "coming out" queer. J'y raconte ma découverte de ce monde que j'ai observé et qui m'a inspiré. J'ai imaginé les chansons du disque comme une métaphore d'une longue fête. De la pré-soirée à l'after, avec ses hauts, ses bas, ses rencontres, ses états d'euphorie et ses chutes. Tant au niveau des textes, que des sons et du live, j'ai le sentiment d'être plus frontal et plus direct. Je ne prends plus des pincettes. En un mot, je suis plus honnête.

Mustii

« Dans le milieu de la nuit, les gens font la fête et se sentent invincibles. Mais il y a aussi beaucoup de solitude et de tristesse. »

Qu'est-ce qui vous fascine dans ce milieu de la nuit underground ?

De la mythologie grecque avec *Dédale* au cinéma, en passant par la psychanalyse ou Lewis Carroll (pour *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles et sa suite De l'autre côté du miroir*, - *ndlr*), la thématique du labyrinthe ("*maze*" en anglais, - *ndlr*) a toujours été très inspirante. J'ai essayé de l'intégrer à ce monde de la nuit qui me fascine pour ses contrastes. Pour la communauté queer, le club est un lieu safe. Les gens s'épanouissent, créent des liens, partagent des valeurs communes, se sentent libres et parfois même invincibles. D'un autre côté, je me rends compte qu'il y a aussi beaucoup de sentiment de solitude, de souffrance, des failles et des vies brisées. En fait, quand tu sors la nuit, les masques tombent, tu ne peux plus tricher avec toi-même.

La production musicale de *The Maze* est plus radicale que vos albums précédents.

Oui, j'avais envie d'une ambiance moins monochrome avec des inspirations éclatées qui vont du glam rock au post-punk en passant par la pop. Pendant l'aventure Eurovision, j'avais fini par oublier cette notion de fun dans la musique qui était pourtant primordiale dans mon projet artistique. Quelque part, *The Maze* est un album thérapeutique. C'était le bon moment de revenir avec une musique hédoniste, plus directe, "right to the face". *The Maze* est ultra-référencé. Là-aussi c'est une question d'honnêteté. Dans la chanson *The Maze*, il y a clairement l'influence de *Fashion* de David Bowie et celle de Grace Jones. Dans l'intro de *So high*, je fais une courte citation de *This is not america*, une autre chanson de Bowie. Bowie est mon influence ultime. Je devais y revenir pour *The Maze*. Si quelqu'un a une discographie labyrinthique, c'est bien lui.

Mustii

« Les gens sont plus intelligents et ouverts qu'on ne le pense. »

Sur cet album, comme en live et sur vos nouveaux visuels, vous mettez en lumière une imagerie queer qui joue avec les codes homoérotiques. Comme réagit votre public qui est très familial.

Cette idée de heurter ou dérouter les gens m'a traversé l'esprit. C'est vrai... Mais pas au point de me faire reculer. J'ai un public de passionnés qui me soutiennent depuis le début et me suivent dans cette nouvelle proposition. Les retours sont très positifs. Ça prouve que les mentalités évoluent et qu'il est possible de confronter des modes de comportement et des codes différents. Les gens sont plus intelligents et ouverts qu'on ne le pense. Regardez le succès de l'émission de télé-réalité *Drag Race Belgique* sur le service public (*Mustii y était jury lors des deux premières saisons*, - *ndlr*). Mais du coup, le backlash peut être encore plus violent. Plus on parle ouvertement du phénomène queer, plus les haters doivent faire du bruit pour s'y opposer. Mais ça, on le savait déjà...

Vous êtes un artiste heureux en 2025 ?

Je me sens vraiment hyper heureux et beaucoup mieux qu'il y a quelques mois. *The Maze* m'a permis de retrouver la flamme, de m'amuser et de brasser toutes les influences que j'aime. J'ai envie de faire vivre cet album le plus longtemps possible à commencer par cette date à Forest National, le 1^{er} février, une étape toujours mythique dans la vie d'un artiste belge pour tout ce que ce lieu représente. J'étudie aussi pas mal de propositions que j'ai reçues pour le cinéma. Je vais tourner dans une nouvelle série, je reprends aussi le théâtre. Oui, c'est cool.

Mustii *The Maze*

21st Century Boy/[PIAS]



album

jazz-pop

© CLOTILDE BILLIETTE

Ferdi

TEXTE : NICOLAS CAPART

À juste 29 ans, Ferdi signe *TAKE 01*, son premier véritable album solo, les doigts cramponnés au saxo.

Quand, vers 8 ans, on lui pose pour la première fois la question, le choix de Ferdinand Lemoine se porte sur le saxophone. « *Un choix purement esthétique. Le saxo était beau, il brillait...* » C'est aussi l'instrument de prédilection du jazz, que son père adorait et dont il a biberonné. Pendant dix ans, il suit une formation classique et achève son cursus au Conservatoire de Douai, une référence dans la région où il a grandi. Il arrête après avoir obtenu la médaille d'or. « *J'avais 16 ans, pas mal de facilités, mais le répertoire classique et contemporain pour saxophone ne me correspondait pas. Moi, je rêvais de jazz.* » Une chance, à Douai vient d'ouvrir un cursus dirigé par le tromboniste belge Phil Abraham. Il y fait ses premiers pas, puis suit son professeur au Conservatoire de Bruxelles pour approfondir la chose. Ferdinand y déploie ses ailes et passe du statut de musicien chevronné à celui d'artiste en fleur. « *Dès mon arrivée, je me prends une claque culturelle énorme. Je découvre une capitale ouverte, une scène underground puissante. Le jazz m'ouvre des perspectives, j'improvise et je me libère.* » Cinq ans plus tard, il quitte le Conservatoire – avant le mas-

ter et une potentielle carrière de professeur – pour se lancer dans l'apprentissage du logiciel Ableton et se lancer dans la production.

Très vite, il scelle quelques collaborations avec des emcees, dont Peet. Une porte d'entrée toute trouvée pour la nouvelle vague de musiciens qui émerge, à l'instar de Sofiane Pamart, meilleur exemple de ce regain de popularité pour ces artistes parfois starifiés par le rap. « *Le rap nous a clairement ouvert des portes. En voyant Bééssau et Sofiane, j'ai réalisé que c'était possible, que j'en avais envie aussi. Créer mon projet, mon identité et trouver mon son. Cette vision globale, on ne nous l'apprend pas au Conservatoire.* » Après le EP *Val Duchesse*, « *un condensé de mes premiers travaux* » en 2022, le très funky *Romance* sous l'égide de Dabeüll en 2023, voici *TAKE 01*. Que Ferdi considère comme son premier vrai album solo et où l'on croise les 72 touches de Sofiane Pamart et les baguettes de Veeko Morlet – « *mon batteur préféré* ». Une plaque jazz pop estampillée [PIAS] France – « *ce qui m'a permis d'avoir un peu de budget et de temps pour la première fois* » – et réalisée avec son complice des prémisses Prince Lao.



Né dans une famille d'agriculteurs en Camargue, « où le folklore traditionnel l'emportait nettement sur la musique classique », Julien Brocal découvre tout gamin le piano par hasard grâce à la télévision. « Ma chance, reconnaît-il, est d'avoir eu des parents à l'écoute. À 5 ans, j'ai commencé le piano. Et à 7 ans, je participais à mon premier concours Salle Cortot, à Paris. » Poussé par le jury à développer son « don très particulier », le voilà à 11 ans au conservatoire de Marseille. Quelques années après, il rencontre Erik Berchot, à l'époque accompagnateur de Charles Aznavour et Michel Legrand. « J'avais 15 ans, se souvient Julien Brocal. J'adorais la musique mais je n'avais pas l'ambition d'en faire un métier. Erik Berchot a tout bousculé. Il m'a introduit au répertoire de Chopin et m'a invité à l'école normale Alfred Cortot. Et j'ai enregistré mon premier disque, ce qui m'a permis de rencontrer Maria João Pires. »

Une rencontre déterminante...

Julien Brocal : Et comment ! Elle m'a invité en résidence à la Chapelle Musicale Reine Élisabeth. C'était il y a dix ans. Je n'ai plus jamais quitté la Belgique. La relation que j'ai eue avec Maria est celle qui unit un disciple à son maître, un compagnonnage comme à la Renaissance.

Maria João Pires n'a jamais été fan des concours internationaux. Elle ne vous y a pas encouragé ?

Pas du tout. Elle a toujours proposé des alternatives aux jeunes musiciens pour se faire connaître. Elle m'a invité à partager la scène avec elle en 2014 au Festival Chopin de Varsovie, devant 2.500 personnes. Il n'était évidemment pas question de vouloir m'imposer mais simplement de servir la musique de Chopin. L'instant où toute la salle s'est levée pour applaudir est l'un de ceux qui a le plus impacté ma vie musicale ! Par la suite, j'ai souvent partagé la scène avec Maria, au Japon, aux États-Unis, en Inde... Il a même été question que je la rejoigne au Portugal dans son Centre des Arts, mais j'avais besoin de vivre autre chose et je suis revenu à Bruxelles.

Julien Brocal

« Le système musical actuel essaye de produire ce qui marche à très court terme. »

Où vous avez lancé le Jardin musical en 2018. Quelle était l'idée de départ ?

Je souhaitais faire renaître l'esprit d'un salon de musique d'autrefois mais sans la dimension aristocratique. J'ai investi avec un piano l'étage sous toiture d'une maison classée du 16^e siècle, au cœur de Bruxelles. J'ai commencé à inviter des amis musiciens pour jouer devant un petit public. Le succès a été rapide mais vite interrompu par la crise du covid. J'ai pensé tout arrêter mais la passion l'a emporté ! La vie de concertiste international, épuisante, ne nourrit pas forcément l'émotion du musicien. Si j'avais créé ce Jardin, c'était pour me resourcer dans un Jardin de liberté. En clair, m'enrichir et me permettre, lorsque je voyage pour mes concerts, de traduire ce que je vivais au quotidien.

Cela dit, la pandémie vous a offert un rebond inattendu...

Et même un tournant essentiel. Nous avons continué à produire de petits concerts le dimanche à 18h, en direct sur tous les réseaux sociaux mais aussi sur Musiq'3, France Musique, Classic F'Ren Grande-Bretagne... Un demi-million de personnes ont suivi ces concerts dans le monde. Aujourd'hui, plus de 4 millions de personnes suivent nos vidéos sur YouTube et notre page compte 25.000 abonnés.

#classique

#nouveau-label

©DR

Julien Brocal

INTERVIEW : STÉPHANE RENARD

Soliste international, le pianiste français s'est nourri de ses racines paysannes pour créer au cœur de Bruxelles un "Jardin Musical". Il y cultive avec ses amis musiciens une approche chaleureuse et « équitable » de la musique classique. Et lance son propre label.

Vous lancez à présent votre propre label, Jardin Musical, avec un album de vos propres improvisations. Toujours soif de liberté ?

J'ai en effet refusé des propositions d'enregistrements. Je n'ai pas envie de faire du répertoire, que je défends en concert. Ce Jardin veut accueillir la créativité d'aujourd'hui, la mienne comme celle d'artistes qui partagent la même démarche. C'est ce que reflète cet album, avec mes improvisations captées sur le vif. J'ai fait retranscrire les enregistrements de ces impros, que j'ai rejouées pour la première fois en public aux États-Unis. Le public a vécu exactement ce que j'avais ressenti en improvisant. La notion de temps disparaît. On va vers ce que l'on ne connaît pas et on se laisse aller !

Comment allez-vous distribuer cet album ?

D'abord sous format digital sur les plateformes. Dans un second temps, il prendra la forme physique d'un livre-disque, avec des poèmes et des réflexions pour s'abstraire du temps. Le nombre d'exemplaires sera fonction des pré-commandes. Je m'inspire des fermes bio, en direct du producteur au consommateur ! Je veux limiter le nombre d'exemplaires à ceux qui souhaitent en acquérir un, par souci écologique. Pas question d'encombrer des hangars avec des invendus.

On vous sait expert en permaculture. Votre démarche artistique puise dans vos racines paysannes ?

Absolument. Mes grands-parents ont vécu la transformation d'une agriculture artisanale en exploitation industrielle, envahie par les produits chimiques. J'ai vu mon père descendre de son tracteur avec des quintes de toux épouvantables après avoir épandu les produits... L'exemple familial m'a fait prendre conscience de ce qu'est devenu le monde actuel. Il est essentiel de mettre son énergie au service de ce qui peut être constructif. La permaculture et l'agrobiologie sont les seules solutions pour la planète. Faire pousser du basilic avec des tomates va en éloigner naturellement leurs prédateurs. Je crois à la même idée pour le Jardin Musical.

C'est-à-dire ?

J'y crée des interactions entre les artistes mais aussi avec le public, qui doit être l'artiste de sa propre existence. À chacun de savoir s'il veut suivre la norme dominante ou pas. Le système musical actuel essaye de produire ce qui marche à très court terme. On ne sème plus pour le lendemain car on veut récolter tout de suite ce que l'on a planté. Bilan, le milieu culturel en arrive à faire du Monsanto !

Or la culture, disait Cicéron il y a 2000 ans, c'est prendre soin de l'âme. On en est loin car la culture est devenue du divertissement pour nous endormir et non plus pour nous révéler à nous-mêmes. Je prends le parti inverse. Nous les artistes, nous devons être les propres acteurs de cette révélation. Lorsque Maria João Pires a assisté au lancement du Jardin, elle m'a fait le plus beau des compliments en me disant que j'avais créé ce qu'elle avait toujours rêvé de faire...

Julien Brocal
HERE

Jardin Musical Productions



album

contemporain

© RAPHAËL LANGUILLAT

Clara Levy

TEXTE : BERNARD VINCKEN

« On raconte des choses tout à fait différentes sur scène et sur disque. » Et dans les interviews ? Rencontre avec la jeune violoniste.

C'est un disque étrange que donne Clara Levy, violoniste française venue à Bruxelles à 18 ans pour suivre les cours de Naaman Sluchin au Koninklijk Conservatorium Brussel : « J'ai fait toute ma scolarité dans sa classe et il fait partie des personnes qui m'ont encouragée à créer ma propre manière d'être musicienne. » Étrange parce qu'il nous tire insensiblement au centre même de ce petit objet de bois, de cordes et de colle, étrange parce que cet « instrument soliste par excellence dans la tradition classique, dont les hauteurs de son y ont une valeur essentiellement mélodique et pour lequel la réflexion autour du timbre est assez sommaire », aspire notre écoute au long de huit morceaux à la succession conçue « comme un voyage au cœur du son, où le travail d'enregistrement et de mixage suit ce principe : plus on avance dans l'album, plus la prise de son est proche du violon. D'où l'intérêt d'écouter au casque. » L'expérience fascinante de celle qui a eu « la chance d'avoir des professeurs qui s'intéressaient à des langages contemporains et grâce auxquels j'ai pu découvrir la richesse spectrale de l'instrument » pour bâtir *Outre-Nuit* (un titre qui résonne

avec les *Outrenoirs* à majorité chromatique noire du peintre Pierre Soulages), à partir de *Xnoybis* du compositeur italien Giacinto Scelsi, pièce emblématique du son sculpté pour mono-instrument à cordes : « le matériel musical y est extrêmement dense, c'est une sorte de voyage au cœur de la note ». Outre deux titres de sa plume, Clara Levy offre un miroir à ce triptyque, pour « une suite logique de trois pièces qui proposent un voyage "autour du son" et explorent les limites du spectre de l'instrument » : *Nocturne*, hommage à Witold Lutosławski de la compositrice finlandaise Kaija Saariaho, *Allégorie* de l'Espagnole Erika Vega (qui évoque irrésistiblement, par le biais d'une synapse grillée et dans une esthétique aux antipodes, *Bridge over troubled water* de Simon & Garfunkel) et *Listening into silence*, longue descente vers la respiration intérieure d'Eva-Maria Houben, organiste allemande. Au casque ou sur les planches, un son intime.



Clara Levy
Outre-Nuit
Sub Rosa



©DR

Yves Barbieux

Déménageurs, Urban Trad et projets en tête

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

Le 1^{er} décembre au Delta de Namur, ils ont déménagé pour la dernière fois. Le lendemain matin, Yves Barbieux se réveillera les oreilles vibrant d'un dernier « *Bonjour, tout va bien, j'ai mes dix doigts, mes deux mains* » repris par des centaines d'enfants pendant vingt-cinq ans. Portrait.

Au départ, Yves Barbieux ne se destinait pas à faire de la chanson pour enfants. Son expérience en animation dans les mouvements de jeunesse l'a conduit vers la psycho-pédagogie qu'il étudie à l'université. Parallèlement, il y fait sa première expérience musicale avec le groupe Coincidence : « Nous avons fait un premier album chez Universal et c'est cette expérience qui nous a mené vers Urban Trad. » Autodidacte sur le plan musical – « Mais avec tout de même cinq années d'académie, ce qui m'aide, j'entends les notes que je joue, ça m'aide à retenir les accords. » – son premier boulot l'amène vers l'éveil musical notamment à La Chaise Musicale : « En travaillant pour eux, j'ai commencé à écrire mes premières chansons parce que je ne voulais pas partir de vieilles chansons françaises pour les animations. C'est là que j'ai commencé à construire le répertoire des Déménageurs ; par exemple, Bonjour, tout va bien a été composé deux ou trois ans avant la naissance des Déménageurs et le succès de cette chanson est sans doute venu du fait qu'on la chantait déjà pendant les animations dans les écoles bruxelloises. Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment bien compris le succès de cette chanson, c'est une simple ritournelle avec quatre mots. »

Yves Barbieux

« Par rapport à ma carrière, je suis très lucide, je connais mes forces et mes faiblesses. »

Longévité et générosité

« À la grosse louche », on peut penser que Les Déménageurs ont touché environ 600.000 spectateurs remplissant les salles sur leur passage : « On vient de remplir deux fois l'Aula Magna de Louvain-la-Neuve. Et des gens nous demandent pourquoi nous nous arrêtons maintenant ; et je leur retourne la question : à quel moment un groupe doit-il arrêter ? Quand on a quatre-vingt ans ? Personnellement, j'ai besoin de passer à autre chose et puis je préfère qu'on s'arrête quand on est au sommet de ce qu'on peut faire avant de sentir le manque d'inspiration. Vingt-cinq ans, cinq albums, c'est costaud. » Même si lors des deux concerts à l'Aula Magna, Yves Barbieux s'est dit toujours aussi touché d'entendre toute la salle reprendre à tue-tête les chansons : « Ce qui explique notre longévité, c'est peut-être qu'on est tous des personnes respectueuses, enthousiastes, je n'ai jamais senti le moindre ennui, il y a toujours une grande générosité sur scène. Chaque concert est un peu comme le premier. » L'écriture pour les enfants peut être « gagatisante » (sic) mais Yves Barbieux a toujours écrit des textes qui lui disent quelque chose, et le public l'a toujours suivi : « Proche des mille représentations avec Les Déménageurs et on n'a jamais eu que des commentaires positifs, on a sans doute un public assez poli ! »

À la même époque, il y a eu l'expérience Urban Trad dont le succès a dépassé nos frontières grâce au concours Eurovision où le groupe obtient la deuxième place avec le titre *Sanomi*, écrit dans

une langue imaginaire, une façon détournée d'éviter un choix linguistique dans notre sensible petite Belgique. Le groupe connaît pas mal de succès en Belgique, et plus loin, un succès qui fait que Yves a laissé sa place chez Les Déménageurs pour tourner avec Urban Trad. Didier Laloy, Cédric Waterschoot, Marie-Sophie Talbot, Sophie Cavez sont à l'époque les partenaires de scène d'Yves Barbieux, les albums s'enchaînent ainsi que les tournées notamment en Louisiane, aux Pays-Bas, en Espagne...

L'onvïo toujours là

La fin des Déménageurs n'est pas synonyme de fin de carrière pour Yves Barbieux. Un nouveau groupe, plus intimiste, se met en place, TAM, avec une chanteuse et Steve Louvat, banjoïste et guitariste avec lequel il prend beaucoup de plaisir à travailler : « Steve est un excellent musicien, créatif, toujours à l'écoute ». Il y aura aussi une chanteuse Tamara Kremer : « L'idée sera de continuer à écrire comme pour Les Déménageurs mais dans un format plus abordable. Ils seront deux sur scène et je m'occuperai de la partie technique. Vu son format, le spectacle sera plus accessible pour des petites salles, tout en maintenant le niveau technique d'un spectacle de qualité ». L'enthousiasme y est une nouvelle fois, l'envie de proposer autre chose aussi, de composer et d'arranger encore pour un nouveau projet. Le choix de Steve Louvat tient aussi à des histoires d'enfance : « J'ai grandi avec un papa qui écoutait beaucoup Marcel Dadi. Ce picking mélodique me fascine toujours aujourd'hui avec l'accompagnement avec le pouce qui oscille entre basse et quinte. J'aime beaucoup ce style que ce soit le banjo américain ou la guitare folk, et même la guitare électrique qu'on va aussi introduire dans ce nouveau projet ».

Vient de sortir sur YouTube une nouvelle chanson : Est-ce que j'en ai fait assez ?, un texte écrit sans arrière-pensée ? « Non, non, par rapport à ma carrière, je suis très lucide, je connais mes forces et mes faiblesses. Là, cette chanson est destinée à mon fils : c'est la question qu'on peut se poser tous en tant que parents. Bon, je ne suis pas sensible à une carrière : terminer deuxième au concours Eurovision avec Urban Trad et avoir une chanson qu'on chante dans toutes les écoles suffit à remplir mon ego ! Concernant mon fils j'ai une petite anecdote amusante : lorsqu'il est venu à un concert du nouveau projet, la chanteuse a demandé si le public voulait encore une chanson... Et il a crié « Non ! ». Je lui ai demandé de s'abstenir lors des concerts d'adieu des Déménageurs ! »

Au milieu d'un parcours artistique très riche, Yves Barbieux s'est retrouvé un jour administrateur à la SABAM : « Je n'y suis plus. J'ai été honoré de cette demande et, autant j'ai été très intéressé par le fonctionnement de la SABAM, autant je me suis vite rendu compte que la rigueur et les chiffres n'étaient pas faits pour moi ! ». Un de ses centres d'intérêt actuels est aussi la réalisation de vidéos que ce soit dans le domaine artistique ou non : « Je viens de réaliser le clip de cette nouvelle chanson dont on vient de parler, il est sur YouTube. La vidéo est une passion depuis longtemps, j'ai commencé en réalisant des promos pour Les Déménageurs et c'est devenu une passion parce que j'aime le contact humain, entendre les gens parler de leurs idées. J'aime aussi mettre en valeur des projets d'autres personnes, je viens de faire un portrait d'un petit garçon qui souffre d'une maladie rare, par exemple. »

En conclusion de cet entretien, lorsqu'on lui parle de la bienveillance qui a toujours résonné dans ses projets et sa vie, Yves Barbieux nous sort une citation qui colle à merveille au personnage : « Gardons notre pessimisme pour des jours meilleurs. J'ai toujours voulu donner du plaisir aux gens ».

• Discographie

Co n'est pas parce que Les Déménageurs s'arrêtent qu'il faut oublier leurs chansons. Leur message, leur bonno humour, leur optimisme bienveillant devraient encore émerveiller des tas d'enfants. D'où ce petit rappel de leurs productions :

- *Le Grand Carton!* (2005)
- *En Concert* (2007)
- *Hog oh Allos good* (2012)
- *Danso Avec Les Gnos* (2014)
- *Bonjour Tout Va Bien (Best of 2015)*
- *La Petite Aventure* (2017)
- *Le Patamodd* (2019)
- *Lili Et Les Escargots* (DVD)

360° La musique belge et ses frontières



Bosino : le groupe sora bien présent durant cette Semaine de la Musique Belge.

DOSSIER: JULIEN BROQUET

Du 27 janvier au 2 février, le Conseil de la Musique, Court-Circuit, la RTBF, VI.BE, Clubcircuit et la VRT s'associent pour fêter les musiques de notre beau et plat pays à travers la Semaine de la Musique Belge. L'occasion de questionner la porosité de la frontière linguistique et d'évoquer ceux qui jouent à saute-mouton.

Tournée générale. Le nom lui va bien au teint. L'événement mélomane entend célébrer la musique belge avec des concerts organisés de part et d'autre de la frontière linguistique mêlant artistes francophones et néerlandophones. Gros Coeur et Léopard au N9 (Eeklo), Maria Iskariot et Eosine à l'Entrepôt (Arlon), Nicolas Michaux et Bwana au Salon (Silly), Porcelain Id et Pale Grey au Belvédère (Namur), Amatorski et Alex Lesage au Reflektor (Liège) ou encore Briqueville et LETHVM au Rockerill (Charleroi)... Chaque club participant, un par province, organise une soirée composée à 50/50 de talents francophones et flamands. C'est le rendez-vous phare de la Semaine de la Musique Belge inaugurée il y a quatre ans pour mettre en lumière l'étendue, la diversité et la vitalité de notre scène musicale nationale.

Pas toujours évidente à traverser artistiquement parlant, la frontière linguistique est plus ou moins poreuse en fonction des genres musicaux.

« En musiques du monde, il y a pas mal de passerelles entre les musiciens du nord et du sud du pays, remarque Peter Van Rompaye, directeur artistique et administratif de Muziekpubliek. Ce n'est pas très cloisonné. Des artistes francophones et néerlandophones jouent régulièrement ensemble. Bruxelles cristallise ce phénomène et sert souvent de pont. Mais on a aussi la chance d'avoir un programme radio comme *Le Monde est un Village* animé par Didier Mélon sur *La Première*. Il permet d'écouter des groupes flamands autant que des projets de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Je ne lui vois pas vraiment d'équivalent en Flandre. On peut trouver des émissions mais pas tous les jours. Une fois par semaine. Et sur Klara, l'équivalent de Musiq3. »

Peter Van Rompaye – Muziekpubliek

« On gagne plus facilement sa vie avec des concerts près de chez soi. »

L'asbl Muziekpubliek, qui bosse sur les Belgian World Music Awards à l'AB (le 28/1), promeut et défend les musiques traditionnelles de toutes les cultures du monde. Surtout celles qui ont un lien avec les musiques acoustiques, folk, populaires, métissées, classiques, jazz et nu-trad. Elle organise des concerts et des festivals, propose via son académie plus de 50 cours d'instruments et de danse et possède même son label. « *Le mélange des communautés est très courant. Tamala repose sur deux musiciens de Flandre et deux Bruxellois. L'accordéoniste Tuur Florizoone joue beaucoup avec Michel Massot. Je pourrais aussi parler de Jawa ou du collectif Auster Loo. Du label Zephyrus à Gand qui travaille beaucoup avec des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Et Homerecords (homerecords.be, -ndlr) à Liège qui bosse beaucoup avec des néerlandophones. En Belgique, dans les musiques du monde, tu trouves des gens de toutes les couleurs qui ne parlent parfois ni bien le néerlandais ni bien le français. La langue n'est pas très importante. C'est la musique qui parle et qui sert de langage. Ce qui joue, c'est le partage. C'est la qualité. Les gens de la culture ne baignent généralement pas dans les clivages communautaires. Quand tu es artiste, tu veux créer et tu veux montrer ce que tu fais au monde. Peu importe si c'est avec des francophones, des flamands, des Anglais ou des Africains. »*

Les habitués de Muziekpubliek sont majoritairement bruxellois. Francophones, néerlandophones ou autrophones comme le dit poétiquement le patron. Les profs aussi d'ailleurs. « *J'avais peur au début que les gens ne se comprennent pas. Mais dans la musique beaucoup de choses peuvent être montrées. La langue n'est pas la barrière principale. Nous bossons beaucoup avec des artistes qui*

ne trouvent pas leur place dans le circuit traditionnel. Parfois parce qu'ils n'ont pas de formation classique et ne peuvent pas donner cours ailleurs. Ils sont souvent de très haut niveau. Et on veut qu'ils puissent enseigner, gagner leur vie. Peu importe s'ils ne parlent pas parfaitement anglais, français ou néerlandais. Et pour les élèves, ça ne me semble pas être un problème non plus. »

Muziekpubliek est bilingue et travaille pas mal avec le festival Polysons à Huy. L'asbl mène des partenariats avec des lieux culturels des deux côtés de la frontière linguistique et fait partie du Belgian Worldwide Music Network. Une Fédération belge des musiques du monde où se retrouvent des acteurs (artistes, agents, organisateurs et autres professionnel-les) des deux communautés. Un moment de réseautage et de rencontres. « *Comme on vit dans un tout petit pays, si tu veux tourner en tant que musicien, tu as intérêt à couvrir les deux côtés. Au moins de commencer par là avant d'essayer de l'exporter. Parce que l'étranger implique d'autres frais. On gagne plus facilement sa vie avec des concerts près de chez soi. »*

Barrières culturelles ?

La proximité, c'est aussi un peu, beaucoup, l'histoire de Chiff Chaffs. Groupe de rock'n'roll psychotique composé d'un wallon et de trois flamands, Chiff Chaffs raconte les liens entre Tournai et Courtrai. Le Water Moulin et le Pit's. « *Cela faisait une dizaine d'années qu'on se connaissait, retrace David Willocq. J'ai souvent été dans le tattoo shop de Jan (Deweerd) à Courtrai et on s'est rendu compte qu'on avait beaucoup de goûts en commun. Alors qu'il montait un groupe et qu'il cherchait un bassiste, il a pensé à moi. J'ai eu beaucoup de projets mais c'est la première fois avec des Flamands. »*

David a cependant toujours réussi à jouer de l'autre côté de la frontière linguistique. « *Ça, c'est parce qu'on s'inscrit dans le triangle Tournai-Lille-Courtrai. Le Pit's, ce sont des amis. C'est tout petit. Tu y vas deux fois et c'est la famille. Cet endroit mythique joue vraiment le rôle de tremplin pour les Tournaisiens. C'est une porte vers Gand et Anvers. Je n'ai jamais eu le sentiment d'être lésé et de ne pas assez jouer en Flandre. Je m'y suis même produit dans le milieu des squats qui est encore un plus petit monde. Certes, on fait partie d'une niche, d'une scène rock'n'roll. Mais je n'ai jamais vraiment ressenti de barrière. Pour moi, la barrière, c'est l'Allemagne. Ne serait-ce que Cologne. »* Chiff Chaffs revient tout juste d'une tournée aux États-Unis. Depuis, il a été contacté par de « beaux festivals » et une boîte de booking. « *Quand on joue à l'étranger, ça interpelle toujours les gens. "Vous venez du même pays. Pourquoi est-ce que vous vous parlez en anglais ?" On baragouine tous un peu la langue de l'autre mais ça se limite là. Et ça n'empêche rien. Quand je me réveille d'une sieste dans le tour bus ou reviens d'être allé pisser, ils ont switché en néerlandais. Mais c'est une fierté pour nous d'être un groupe belge avec des Wallons et des Flamands dedans. »*

Né à Leuven d'un père francophone bruxellois et d'une mère écossaise débarquée dès l'adolescence à Anvers, Frederic Lyenn Jacques a grandi dans un foyer anglophone et francophone avec un réseau social flamand. Il est passé par l'université à Namur et à Liège avant de transiter un an à Anvers et de faire le conservatoire flamand à Bruxelles. « *En tant que musicien dans la capitale, le réseau était d'office dans le brassage. Il y avait des Francophones, des Flamands, des Chinois, des Espagnols... La langue n'avait aucune espèce d'importance. J'ai joué avec Clément Nourry (Lillois de Bruxelles), Jean-Philippe De Gheest ou Gil Mortio qui avait fait le conservatoire francophone. Et forcément avec plein de Flamands. J'ai toujours aimé changer de formation. Rendre les concerts uniques. Alors que souvent les programmeurs n'aiment pas trop ça. Ils veulent savoir ce qu'ils vont avoir. »*

L'ancien bassiste de Mark Lanegan est accueilli à bras ouverts au Botanique comme à l'Ancienne Belgique. Mais d'expérience, avec son groupe anversoise Dans Dans et même son projet solo bruxellois Lyenn, il joue rarement en Wallonie. « *Au début, quand j'organisais mes concerts tout seul, je jouais partout. Même à Namur. C'est après, quand tu es structuré par des instances plus gouvernementales, quand entre en ligne de compte la question des subsides, que*

les choses changent. Pour moi, une fois que l'agent est entré dans l'équation, ça s'est réduit à une seule région. On dit qu'il y a moins d'argent et moins de salles en Wallonie. Mais je pense qu'il y a aussi une question de contact et de réseau. C'est pareil à l'international. Avec Dans Dans, on ne joue pas souvent en France. Alors qu'on a été plein de fois en Allemagne et en Scandinavie. »

Lyenn s'érige contre la caricature du francophone sympa et folklorique et du flamand sérieux et artistique. « Ça ne tient pas trop la route pour moi. Une barrière culturelle ? C'est quoi la culture ? La culture, elle se développe avec ce à quoi on est confrontés. Les Flamands connaissent Brel, Piaf et Gainsbourg. Mais pas Souchon, Voulzy et la variété française d'aujourd'hui. Par contre, ils ont reçu une éducation indie rock avec StUBru, Humo et Knack. Les goûts évoluent en fonction de ce à quoi on est amené à se frotter. D'ailleurs en jazz et en classique, les références sont plus uniformisées. On connaît les mêmes choses. On fait référence aux mêmes artistes. »

Accueil classique

Créé en 1995, Les Muffatti est un orchestre de chambre belge spécialisé dans la musique baroque. « À la base, nous étions tous amateurs et francophones, se souvient la directrice artistique Catherine Meeüs. Au bout de quelques années, les niveaux devenaient très disparates. Je ne m'y retrouvais plus. Je pensais arrêter les frais mais une collaboration avec le flûtiste à bec flamand Peter Van Heyghen a été tellement magique qu'on a eu envie de continuer avec lui. Ça a été une espèce de coup de foudre. Il a accepté à condition qu'on passe des instruments modernes aux instruments anciens. »

À l'époque, on est au tournant des années 2000, il n'y a pas de section musique ancienne au conservatoire francophone. Catherine étudie, comme plusieurs autres Muffatti, au conservatoire flamand. Et alors que des musicien-nés abandonnent le projet, d'autres, parfois néerlandophones, les remplacent. « On se considère vraiment comme un ensemble belge, bruxellois et bicommunautaire. À l'époque, on faisait des demandes de subsides de part et d'autre de la frontière linguistique. » Depuis que les chemins des Muffatti et de Peter Van Heyghen se sont séparés, l'orchestre est davantage étiqueté francophone. Ce qu'est son bureau directeur. « C'est un peu le hasard de ceux qui ont du temps à lui consacrer. Puis le fait qu'on en soit les fondateurs. Parce que sinon, il y a pratiquement une parité francophone/néerlandophone au sein même de l'ensemble. Depuis que Peter n'est plus là, on joue moins en Flandre. Il représentait une garantie de qualité. Aujourd'hui, on n'a plus vraiment de visage. Plus personne qui nous représente et à qui on peut être identifié. Et c'est volontaire. Ça répond à notre manière de travailler. Beaucoup d'organismes nous avaient prévenus. Mais on n'est pas très grands. On veut faire les choses bien et à notre manière. Quand on a bossé avec Bart Jacobs, qui a une bonne réputation au nord du pays, on a retrouvé l'entrée des salles flamandes. Peut-être pas d'aussi grandes qu'avant. Mais des endroits plus intimes et des petites églises. »

Les Muffatti essaient de ratisser le plus large possible mais certains territoires sont plus compliqués que d'autres à travailler. Notamment l'Angleterre, très hermétique, centrée sur ses propres ensembles. « La mobilité des musiciens mène à une réflexion assez épineuse dans le milieu classique. Notamment sur la notion de "valeur ajoutée". On fait tous un peu la même chose que d'autres. »

Jazz in Belgium...

Changement de style encore. Les Lundis d'Hortense est une association de musicien-nés qui a pour but de diffuser et de promouvoir le jazz belge à travers différents types d'activités : concerts, tournées, plateformes numériques, stages et autres actions ponctuelles... « Les musiciens s'impliquent volontairement et bénévolement, c'est très important pour nous, en fonction de leurs disponibilités à différents moments de leur carrière », explique la chargée de promotion Dana Petre.

Les Lundis d'Hortense sont subventionnés par la Fédération Wallonie-Bruxelles et ont des quotas à respecter dans leur programmation. Mais ils sélectionnent à l'aveugle et essaient de diversifier au

maximum le type de musique qu'ils diffusent. « Il est très courant de voir des musiciens flamands dans les groupes francophones. En ce qui concerne nos concerts à Bruxelles, entre septembre et décembre, dans quasi la majorité des groupes, il y a un musicien néerlandophone ou d'origine étrangère résidant sur le sol belge. »

« Je suis musicien professionnel et il y a plein de groupes dans lesquels je joue au sein desquels on retrouve des Flamands et des gens de l'étranger domiciliés ou non en Belgique, poursuit Michel Vrydag, membre du conseil d'administration. La majorité des programmeurs, des labels, des organisateurs et des musiciens sont ouverts. Et le jazz, si on réfléchit à son histoire, c'est une musique métissée par excellence. Avec un vrai bouillonnement. Le jazz, ça va de la musique de la Nouvelle-Orléans à l'électronique, en passant par les standards, le free, le mélange avec le rock et toutes les traditions des musiques du monde. Le jazz rassemble beaucoup de styles et beaucoup de gens. Et Bruxelles est clairement une ville multiculturelle. Tu y trouves de tout. Et tout le monde se côtoie. La Belgique est très petite et les frontières géographiques sont moins humaines que politiques... »

Les groupes sont généralement catégorisés par l'endroit géographique où habite leur porteur de projet. Parfois par le nombre de ses membres habitant en Flandre ou en Wallonie. « Mais l'identité est vraiment multiculturelle. Au niveau du rock, on tombe souvent dans une espèce de contrat de mariage à vie où les musiciens vont jouer ensemble dans un seul groupe pendant toute leur existence. Mais de manière générale, je pense que les gens se rassemblent pour faire de la musique en fonction d'affinités humaines et artistiques plus que linguistiques. C'est en tout cas clairement le cas dans le jazz et les musiques du monde. »

Catherine Meeüs - Les Muffatti

« La mobilité des musiciens mène à une réflexion assez épineuse dans le milieu classique. On fait tous un peu la même chose que d'autres. »

La communication digitale des Lundis d'Hortense se fait dans les trois langues. Les concerts du mercredi attirent toutes les communautés linguistiques. Quant au stage d'initiation et de perfectionnement Jazz au Vert (120 participant-es chaque été), il a l'an dernier attiré 48% de francophones, 28% d'anglophones et 24% de néerlandophones. Pour info, Les Lundis d'Hortense se cachent également derrière le site internet trilingue, gratuit et participatif Jazz in Belgium. On peut y trouver un annuaire des artistes, studios, labels, maisons de disques et managers de jazz belges. Mais aussi un agenda, des news et une documentation partagée.

Le milieu semble particulièrement intégré. Le label Igloo propose souvent des coproductions avec le flamand W.E.R.F. records. Des boîtes de management ont à la fois des managers francophones et néerlandophones et des subsides des deux communautés. Pour 2025, divers partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FAZZ, WBM) et de la Communauté flamande (JazzLab, VI.BE) collaborent même sur l'organisation des showcases Salut Les Voisins/Jazz bij de Buren. L'idée est de présenter des groupes de chaque communauté à des programmeur-trices et journalistes internationaux et belges dans le cadre du Gaume Jazz et du Leuven Jazz Festival.

Se nourrir des spécificités

« Dans le jazz et les musiques du monde, traditionnelles et fusion, les gens sont amenés à collaborer avec davantage de personnes



© YVES GERVAIS

Les Muffatti **comporto on son soin des Flamands et des Francophones.**

différentes au cours d'une même carrière, résume Julien Fournier, directeur de Wallonie-Bruxelles Musiques. Et en électronique, une agence comme Culte qui gère Le Motel et Lawrence Le Doux fait aussi beaucoup de "flamand". Mais dans le hip-hop, même si Zwangere Guy a fait des trucs avec Roméo Elvis et toute cette clique, le reste du secteur ne se mélange pas trop j'ai l'impression. »

Wallonie-Bruxelles Musiques est une agence du service public spécialisée dans le soutien à l'exportation du secteur musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles. « Il n'y a pas vraiment de passerelles entre nous et les Flamands à travers WBM. Tout simplement parce que c'est interdit. Comme WBM est censé faire la promo à l'étranger de la musique de la Fédération, la Flandre est le seul trou noir de l'ensemble de notre action. On peut être actifs sur tout sauf la Flandre. Parce que ce n'est ni l'étranger ni la Fédération Wallonie-Bruxelles. »

Cela fait une quinzaine d'années par contre que WBM a créé la marque Belgium Booms avec ses homologues flamands. « On défend la musique belge à l'étranger en organisant des actions ensemble sur les festivals de showcases notamment. Ça nous rend beaucoup plus forts. Parce que ce sont quand même deux marchés différents en termes de public, de salles, d'acteurs, de bookeurs. Nous, en Belgique francophone, on a une relation très intime avec la France. En Flandre, ils sont davantage connectés à l'Allemagne, aux Pays-Bas et à l'Angleterre. Du coup, ça nous permet d'être complémentaires au niveau des réseaux et contacts qu'on se met à disposition. Puis, les genres qui fonctionnent chez l'un ne sont pas ceux qui marchent chez l'autre. Donc, on peut chacun se nourrir de nos spécificités. »

La barrière de la langue se dresse et s'élève forcément quand il s'agit de musique à texte. « Quand tu regardes Belgium Booms, tu as l'impression d'avoir une communauté, reprend Julien Fournier. Des choses similaires au niveau de l'esprit, des sonorités, des intentions. Les gens se connaissent et se fréquentent. Mais quand ils grandissent, évoluent et se spécialisent sur des territoires, ils prennent leurs distances. Chez nous, les plus gros succès de ces derniers temps sont des projets hip-hop. Je ne suis pas sûr que beaucoup de gens savent qui est Hamza du côté flamand. J'ai écouté les présélec-

tions des MIA's. Pommelien Thijs y fait un maxi carton mais personne en Wallonie ne sait qui c'est. Plus on va vers le grand public (c'est ce qu'est devenu le hip-hop aussi), plus on s'écarte les uns des autres. »

Il existe par ailleurs de vraies différences dans la manière dont les subventions sont accordées en Flandre et en Wallonie. « La Flandre a l'habitude de choisir des champions. De sélectionner quelques gagnants. Tous les autres mangent des cailloux. Tandis qu'en Wallonie, historiquement, c'est plus une question de ce qu'on appelle de manière péjorative du saupoudrage. Mais qui permet à beaucoup de types d'expression différentes d'éclorre et de pouvoir éventuellement monter sur des scènes internationales. Je parle de soutien aux accompagnants et aux accompagnantes. Labels, agences de booking... Ce fonctionnement permet de faire vivre beaucoup d'expressions différentes au sein du secteur. »

Élitisme contre égalité des chances ? Lorsqu'il s'agit de décider si un groupe est éligible pour des subventions, il faut déterminer son ancrage. Quelle est sa région d'origine et y est-il connu ? « C'est simple quand ils sont basés en Wallonie ou en Flandre. On regarde les adresses et puis c'est réglé. C'est territorial. Mais à Bruxelles, il y a une espèce de jeu très "chelou" dans lequel on doit essayer de comprendre quelle est l'ascendance linguistique de chacun. Or quand tu rentres vraiment dans le système, deviens pro et participes à des appels à projet, ça t'ancre pour le coup vraiment dans une communauté au sein de ton pays. Et ça rend le fait de passer la frontière linguistique plus compliqué. Les diffuseurs, les salles et les festivals ont des incitatifs (financiers, - ndlr) à programmer des choses de leur propre communauté. »

Certains artistes comme Susobrin, natif de Bolivie, ont pu bénéficier d'un transfert... « Il a grandi à Hasselt mais habite à Bruxelles depuis très longtemps. Il n'est ni flamand ni francophone. Il ne parle ni flamand ni français. Il cause anglais et espagnol. Les débouchés à l'international étaient plus intéressants chez nous. Et lui s'en foutait. Il voulait juste développer sa carrière. Mais c'est un cas limite. Tu ne peux pas aller faire du shopping d'un côté et de l'autre une fois que le soutien a été significatif... »

Auto-Tune donne le (bon) ton



© DR

TEXTE : LOUISE HERMANT

Le point commun derrière (presque) toutes les chansons produites ces dernières années ? L'utilisation d'Auto-Tune, à des degrés divers. Qu'il soit utilisé comme une signature esthétique, pour parfaire une prestation vocale ou correspondre aux attentes des auditeurs, le logiciel de correction de hauteur tonale s'avère omniprésent. L'occasion de revenir sur la création de ce logiciel ultra-puissant et son lien avec... la prospection pétrolière.

L'effet est poussé à l'extrême. Il se veut radical, prononcé. Dans sa musique, Zonmai pousse le traitement vocal au maximum. Son phrasé sonne métallique, son timbre se veut artificiel. Au centre de son projet débuté il y a quatre ans, l'Auto-Tune, ce correcteur de hauteur tonale automatique qui déferle sur les productions musicales depuis une vingtaine d'années et que l'on reconnaît de manière instantanée. « *Quand j'ai commencé la musique, c'était vraiment automatique de l'utiliser. Je crois que je ne me suis même pas posée la question* », assure la nouvelle tête de la scène rap bruxelloise. L'artiste originaire de Bayonne et basée à Bruxelles grandit avec Booba et PNL dans les oreilles. Des rappers qui ont révolutionné le hip-hop français en introduisant l'Auto-Tune. Ces figures du rap ont, elles, suivi la voie ouverte début 2000 par les Américains T-Pain, Lil Wayne et Kanye West. Ces derniers ont utilisé ce logiciel conçu à la base pour corriger les fausses notes à son paroxysme. Les voix deviennent alors synthétiques, presque robotiques.

Grâce à l'Auto-Tune, les rappers se mettent à chanter. Désormais décomplexés, ils s'approprient cet effet qui devient un véritable moteur créatif. Le rap, lui, se montre plus mélodique, et donc plus accessible. Dans la scène rap "made in Belgium", Hamza et Damso sont devenus des ambassadeurs de ce phénomène. En pop, aussi, impossible de passer à côté. Iliana, Angèle ou Loïc Nottet l'utilisent tous-tes à des degrés divers. Pour Zonmai, l'Auto-Tune apparaît comme un outil pratique quand « *on est un peu timide* » et « *qu'on n'ose pas trop chanter* ». « *Tu peux te cacher derrière l'effet. Pour moi, il y avait de ça à mes débuts* », assure-t-elle, tout en soulignant pouvoir chanter juste. Le logiciel lui permet de « *combler quelques lacunes* », mais surtout d'obtenir un « *son particulier* ». « *On peut le traiter de mille façons. Quand on écoute beaucoup d'artistes qui l'utilisent, on sait différencier les différentes approches.* »

La machine à faire chanter juste

Retour en 1989. Le mathématicien Andy Hildebrand, qui a fait fortune dans l'industrie pétrolière, fonde Antares Audio Technology. L'Américain souhaite développer de nouvelles technologies, sans trop savoir dans quel domaine mettre à profit ses compétences algorithmiques. Andy Hildebrand aime raconter que l'histoire d'Auto-Tune débute autour d'un dîner avec ses proches, où il leur demande de manière un peu naïve quelle technologie faudrait-il inventer. L'une de ses amies lui suggère de créer une machine capable de faire chanter juste. L'ingénieur la prend alors au mot et s'attelle à appliquer les formules mathématiques utilisées lors de ses prédictions sismiques pour corriger des voix (il avait développé des algorithmes sophistiqués qui permettaient d'interpréter les données sismiques et de localiser les dépôts de pétrole sous la surface terrestre, - ndlr).

Auto-Tune débarque ainsi sur le marché en 1997. Il ne le sait pas encore, mais Andy Hildebrand vient d'inventer une technologie qui va bouleverser à jamais l'industrie musicale. D'ailleurs, on parle sans cesse "d'Auto-Tune" pour évoquer ces correcteurs de tonalité mais il s'agit d'un abus de langage, tout comme dire "bic" pour désigner n'importe quel stylo. La marque déposée est devenue toute-puissante, au point d'intégrer notre langage courant. En studio, les ingénieurs du son l'utilisent dans un premier temps de manière discrète, pour corriger les fausses notes. Tout bascule avec *Believe* de Cher, en 1998 : sa mythique phrase "Do you believe in life after love" semble venue tout droit du futur. Le tube devient le premier morceau à utiliser ce correcteur vocal comme un élément créatif et un choix esthétique.

Au départ, Auto-Tune ne peut être utilisé qu'en post-production. La technologie évolue ensuite pour permettre son application directe pendant l'enregistrement des voix. La rappeuse Zonmai, elle, ne s'entend presque jamais chanter sans. « *Mes chansons naissent directement sous Auto-Tune. Je n'écris pas en amont, ni ne pense à une mélodie avant. Tout se fait en même temps* », assure-t-elle. Cet usage maximaliste du correcteur continue de susciter quelques critiques. Depuis son invention, Auto-Tune est soumis au débat. Est-ce

qu'au fond, ce ne serait pas un peu de la triche, tout ça ? Perd-on en authenticité ? Tout le monde peut devenir chanteur-euse, alors ? Zonmai, elle, se dit un peu fatiguée de cette polémique. « *L'utiliser d'une façon visible, je crois que c'est la manière que l'on peut le moins accuser de triche, si l'on veut jouer à ce jeu-là. C'est assumé. On ne cache rien.* »

Repousser les limites

Pour le producteur et claviériste bruxellois Gary Celnik, ce modificateur vocal s'impose comme un outil incontournable, qui participe à une ultra-démocratisation des moyens de production. « *N'importe qui peut chanter avec Auto-Tune. Beaucoup d'artistes aujourd'hui n'existeraient pas de la même façon sans. Ce n'est pas forcément une bonne ou une mauvaise chose, c'est surtout un constat.* » Selon le producteur, les grandes performances vocales font néanmoins la différence. « *La qualité du timbre transparait au-delà de l'effet.* » Gary Celnik estime que le logiciel façonne désormais l'esthétique pop et notre oreille. « *Il a modifié notre manière d'entendre les voix. Le public est désormais moins tolérant, tout doit être très clean et parfait.* »

Le monde de la musique cherche depuis longtemps à améliorer, corriger ou modifier les voix. Cela n'a pas commencé avec la création d'Andy Hildebrand. Dans les années 40, on découvre le Sonovox, un petit dispositif à placer sur la gorge du chanteur pour moduler les sons. Par la suite, le vocoder fait son apparition, permettant de convertir la voix en signal électronique pour qu'elle soit ensuite modulée par un synthétiseur. Un procédé indissociable de l'œuvre de Kraftwerk dans les années 80 ou de Daft Punk dans les années 90. La talkbox, aussi, cherche à transformer les voix humaines. Cette pédale d'effet permet de "faire chanter" une guitare ou un clavier grâce à un tuyau flexible à placer dans la bouche. Auto-Tune vient compléter une panoplie d'outils déjà disponibles comme les distorsions, delay, reverb... Avec ces différents procédés, les artistes tentent de repousser les limites de leur chant, d'élargir les possibles et les textures.

Dans son travail, Manou Maerten, alias Le Manou, productrice, autrice-compositrice et ingénieure du son utilise de manière automatique ce correcteur de tonalité. « *C'est vraiment la base, peu importe les styles musicaux* », clame la cofondatrice du studio Durbuy Music. « *Parfois des artistes me disent qu'ils n'ont pas besoin d'Auto-Tune. Je leur réponds que même Beyoncé en utilise. On peut ne pas l'entendre fort mais il est toujours présent. Tout ce qu'on entend à la radio est autotuné. Les plugins sont tellement performants aujourd'hui qu'on a du mal à le déceler.* »

En live, aussi, Auto-Tune se retrouve largement utilisé. Le Manou n'a d'ailleurs plus chanté sans depuis une dizaine d'années. La native de Durbuy fait partie des huit candidat-es participant bientôt à l'Eurosong, l'émission permettant de sélectionner le représentant de la Belgique à l'Eurovision. Ce soir-là, elle ne pourra pas compter sur Auto-Tune : les corrections de voix y sont interdites. « *Je n'ai pas l'habitude. Je dois me réentraîner. Je sais chanter juste. Mais ça me met quand même une pression.* » La productrice tient à signaler que même s'il est confortable de chanter avec ce logiciel, il reste essentiel d'aller chercher les bonnes notes. « *L'Auto-Tune peut aller à côté si tu ne chantes pas bien. Moi, je ne le mets pas très fort donc il faut que je "pitch" bien, sinon ça va à côté de la note. Et ça peut vraiment s'entendre.* »

Il peut aussi arriver que le correcteur lâche en plein concert. « *Quand c'est le cas, tu meurs un peu sur scène ! Tu ne peux que faire semblant que tout va bien.* » Pour Le Manou, cette utilisation systématique du logiciel sur la plupart des concerts apparaît comme l'une des conséquences de la forte pression mise sur les artistes, qui doivent souvent enchaîner les dates. « *C'est très fatigant pour la voix. Or, on demande aux artistes d'être toujours à 100%. Une fausse note et ça peut se transformer en bad buzz et se retrouver sur les réseaux sociaux. Le public s'attend également à retrouver les versions qu'il écoute sur les plateformes. Les auditeurs veulent retrouver cet Auto-Tune.* »

Le juste Prix



Palo Grog, récompensé lors de la dernière cérémonie des Dobels Music Awards.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Manque de pertinence des jurys, cérémonies soporifiques, polémiques, palmarès déconnectés de la réalité, indifférence du public... Les remises de prix sont en perte de vitesse un peu partout. Bien que beaucoup affirment s'en désintéresser, recevoir une récompense reste pourtant gratifiant. Reste dès lors à réinventer le modèle de ces célébrations afin qu'elles sortent de l'entre-soi et s'imposent comme un soutien concret à l'émergence artistique.



Les remises de prix en Belgique ? Il ne faut pas se mentir, avoue Mustii, Si tu poses la question auprès des artistes, ils vont tous te répondre "on s'en fout". N'empêche, quand tu en reçois un, ça fait vachement plaisir. Tu te sens validé. »

Mustii sait de quoi il parle. Des prix, il en a déjà reçu plusieurs. C'est inscrit sur sa page Wikipedia et c'est un argument mis à chaque fois en avant dans ses communiqués de presse. En décembre 2016, il est nommé dans six catégories aux D6bels Music Awards (DMA) organisés par la RTBF. Il repart avec le trophée de la "Révélation de l'année". Comme comédien, sous son vrai nom Thomas Mustin, il reçoit le Magritte du "Meilleur espoir masculin" en 2019. La même année, il se retrouve dans la shortlist pour le Prix de la critique théâtrale. « Mon agent pour le cinéma et le théâtre me dit que ces récompenses l'aident dans certaines négociations, notamment pour des coproductions avec l'étranger... Mais bon, ça n'a pas la force d'un César ou d'un Molière. En musique, par contre, les DMA n'ont eu aucune retombée. Néanmoins, c'est désolant que ça n'existe plus. Même si elle ne faisait pas de grosses audiences, la cérémonie des DMA était une des rares occasions de mettre en avant la musique belge au cours d'une émission télé diffusée en prime. Mais si c'est pour organiser un événement qui se déconnecte des gens et dans lequel on reste dans l'entre-soi, ça n'a pas beaucoup de sens. »

Porte de crédibilité

Lancés en 2016, les DMA n'ont pas survécu au Covid. « Ce n'est pas seulement lié à la Fédération Wallonie-Bruxelles, souligne Rudy Léonet, journaliste et animateur culturel à la RTBF. Ça vaut aussi pour les Oscars, les Golden Globes, les Grammys ou les Victoires de la Musique. Il y a une crise généralisée des cérémonies de remise de prix, qu'il s'agisse de musique ou de cinéma. La crédibilité des jurys est fortement remise en cause. Beaucoup de journalistes votants aux Golden Globes, par exemple, ne sont plus actifs et subissent des influences extérieures. Cette perte de légitimité est accentuée par le manque de parité et la surreprésentation dans les jurys "pros" de vieux hommes blancs, souvent déconnectés des évolutions sociétales. Il est aussi de bon ton dans certaines cérémonies de bouder systématiquement les artistes ou les œuvres qui ont du succès pour privilégier des choses que personne n'a vues ou écoutées. Du coup, toute une partie du public se sent largué et s'en désintéresse. »

Visibilité et reconnaissance

Artiste belge le plus écouté au monde (avec deux titres qui dépassent le milliard de streams), Felix De Laet, alias Lost Frequencies, nous avait également fait part, mais sans la moindre amertume, de son étonnement face à ce décalage entre le palmarès des DMA et la réalité sur le terrain. « Alors que je reçois des tas de prix en Flandre et à l'étranger, je n'ai jamais eu droit à la moindre récompense en Fédération Wallonie-Bruxelles, nous déclarait-il en 2023. Pourtant je suis francophone, né dans la capitale et mon studio est situé près du Cinquantenaire. J'ai été nommé à plusieurs reprises aux D6bels Music Awards. Je me disais : "Allez, cette fois, je vais repartir de la cérémonie avec au moins une récompense"... Mais je n'ai rien eu. Mes chansons sont diffusées sur les radios francophones. Le public wallon est à fond derrière moi, les salles sont remplies. Mais au moment de célébrer ses artistes locaux, c'est comme si le secteur francophone ne voulait pas reconnaître mon travail. »

D'autres artistes francophones qui cartonnent à l'export comme Angèle, Stromae ou Damso ont eu plus de chance que Lost Frequencies. Mais ça n'a pas, pour autant, fait taire les critiques sur les remises de prix. « Ce sont toujours les mêmes qui gagnent. Ces artistes n'en ont pas besoin », a-t-on pu lire sur les réseaux sociaux. « Ces remarques, je les entends comme vous, confirme Rudy Léonet. Mais il faut nuancer. Notre marché est restreint. Pour un artiste, le cycle, c'est un album tous les deux ans et une tournée qui s'étale sur deux ans. Donc, c'est normal de voir deux ou trois années de suite les mêmes noms au palmarès. Et puis, ce serait illogique qu'Angèle, Stromae et Pierre de Maere ne soient pas récompensés chez nous alors qu'ils sont plébiscités aux Victoires de la Musique ou aux NRJ

Awards. D'un autre côté, c'est vrai, leur omniprésence fait de l'ombre à des tas de jeunes talents. En Norvège, dont le marché est comparable à celui de la Fédération, ils ont éliminé des remises de prix locales les artistes qui fonctionnent bien à l'étranger. Une catégorie "exportation" a été spécialement créée pour eux. Ça donne plus de visibilité aux talents émergents. Une piste à suivre. »

Rudy Léonet

« Au final, c'est toujours le public qui a raison. »

Semaine de la Musique Belge

Pendant flamand des défunts DMA, les MIA's seront décernés le 29 janvier devant les caméras de la VRT. Cette cérémonie, bien soutenue par les médias et bien suivie par les téléspectateur-trices du nord du pays, coïncide avec la Semaine de la Musique Belge (du lundi 27 janvier au dimanche 2 février). En Fédération Wallonie-Bruxelles, le secteur (notamment le Conseil de la Musique, Court-Circuit, la RTBF, les salles du réseau PlaSMA) met les petits plats dans les grands pour mettre en lumière notre scène musicale nationale. Pas avec des récompenses mais en partageant ses coups de cœur. De son côté, le Concours-Circuit, a également supprimé ses prix lors de sa dernière édition dont la finale s'est tenue le 6 décembre 2024. Plus vraiment un Concours donc mais une vitrine destinée principalement au secteur (festivals, salles, studios, Sabam, coaching, agents) qui vient faire "son marché" et peut octroyer des bourses aux quatre finalistes. Les Octaves de la Musique font encore de la résistance mais souffrent d'un manque de médiatisation. En jazz, la première cérémonie des Jean-Marie Peterkenne Awards (décédé en 2015, Jean-Marie Peterkenne est à l'origine de La Maison du Jazz à Liège, du Comblain Jazz Festival et du Festival Jazz à Liège), s'est tenue le 11 décembre au Reflektor. Un jury "pro" a décerné le prix du meilleur album à l'Aleph Quintet et le prix du public est allé au Johan Dupont Trio. On notera encore l'initiative de la Belgian Recorderd Music Association (BRMA) qui a organisé sa première édition des BRMA Awards en novembre dernier. Le prix phare de la soirée, "l'Album Belge de l'Année", accompagné d'une aide directe de 10.000 euros, a été attribué à Lovesongs de Loverman. Dans la shortlist, on trouvait une dizaine de références dont seulement deux francophones (Ykons et Melanie de Biasio).

Parier sur le futur

Alors, grande question : faut-il maintenir les remises des prix ? Rudy Léonet signe des deux mains. « C'est important. Parce que c'est un moment rare de célébration du secteur qui stimule, offre de la visibilité et met en avant la créativité. Moi, quand je lis dans la bio d'un artiste étranger que son disque a été récompensé sur son territoire, je vais l'écouter autrement. Par contre, le modèle doit évoluer. Je ne crois pas à des initiatives qui viennent uniquement de l'industrie du disque ou des artistes. Il faut une caisse de résonance et celle-ci vient des médias qui doivent être impliqués en amont comme en aval. Trop d'awards récompensent un parcours déjà effectué sur l'année écoulée : un album, une tournée, une chanson... Je suis plus favorable à la formule choisie par la cérémonie des "BBC Sounds Of" qui regarde devant elle. Chaque année, un panel réunissant critiques et secteur prend des paris sur des artistes émergents. Selon ses spécificités, son public ou son format, chaque média prend une sorte d'engagement moral à soutenir l'artiste de son choix. Au final, c'est toujours le public qui a raison. Mais il faut se rappeler que si les artistes locaux ont besoin des médias locaux, ceux-ci ont aussi besoin des artistes locaux. »

La Belgique recharge ses batteries en solo



VAAGUE, le projet solo du batteur Antoine Piorro.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Depuis quelques années, la batterie opère un déplacement : de l'arrière vers l'avant de la scène, l'instrument change progressivement de statut. En Belgique, ce mouvement s'accompagne même d'une petite révolution, menée à la baguette par quelques visionnaires lancés en solitaires. Landrose, VAAGUE, Tim Clijsters, Bothlane ou KABAAL : autant d'artistes qui placent aujourd'hui la batterie au cœur de leurs albums solo. Des disques à écouter à fond la (grosse) caisse !

« En ce moment, la batterie se développe sous toutes ses formes », constate Tim Clijsters. Ex-cheville ouvrière du groupe BRNS, le musicien poursuit son observation : « Je vois beaucoup de projets émerger. Des batteurs super talentueux se distinguent dans tous les styles et créent des musiques hybrides, certaines très pop et accessibles, d'autres plus alternatives et expérimentales. Ça part vraiment dans tous les sens. Au lieu d'y voir une concurrence, j'y vois plutôt une opportunité : l'apparition d'une nouvelle scène. Pour moi, c'est l'occasion de m'inscrire dans une dynamique, de défendre une proposition plutôt orientée vers le groove et les mélodies ». Récemment aperçu à la barre de la bande originale de... *And Nobody Else*, un spectacle de danse mis en scène et chorégraphié par Ahmed Ayed, Tim Clijsters n'est, effectivement, pas le seul à développer un projet solo autour de sa batterie...

Tim Clijsters

« Au lieu d'y voir une concurrence, j'y vois plutôt une opportunité : l'apparition d'une nouvelle scène. »

Échappé de l'expédition noise-rock entreprise avec le groupe Cere, le batteur David Temprano défend actuellement les couleurs de *Saveur Pey*, un enregistrement frontal et sans ménagement, imaginé dans l'isolement, à la jonction des percussions et d'une profusion de substances électroniques hautement inflammables. À Bruxelles, Jakob Warmenbol, percussionniste de collectifs comme Under The Reefs Orchestra ou Robbing Millions, vient de publier *World Why Web*, un premier album solo conçu au moyen de sa batterie et d'un arsenal de samples délirants : ronronnement d'un moteur de tracteur, clavecin, cornemuse et autres extraits d'une série télé chinoise des années 1970 s'invitent entre cymbales et caisse claire à la faveur de capteurs disséminés sur les différentes composantes de son instrument.

La technologie occupe également une place essentielle dans la vie d'Antoine Pierre. Avec son projet VAAGUE, ce dernier mène en effet des expériences électroniques sur une batterie customisée à l'aide du programme "Sensory Percussion". « Ce logiciel, développé par la firme américaine Sunhouse, permet d'associer les différentes parties d'une batterie à une palette infinie de sons échantillonnés, explique-t-il. Je suis tombé là-dessus en investissant quelques euros sur une plateforme de financement participatif. Quand j'ai reçu le logiciel, ça me semblait complexe. Mais durant le confinement, j'ai trouvé le temps de me plonger dans le mode d'emploi et de multiplier les tests avec ma batterie. C'est comme ça que VAAGUE a vu le jour. »

À l'instar d'Antoine Pierre, le Liégeois Alain Deval cultive, lui aussi, l'art du clubbing sur le récent *Stellar Hijinks*, un album d'obédience techno signé sous le pseudo Bothlane. Batteur au sein de diverses formations (The Brums, Khartung), Deval s'émancipe en malaxant les textures analogiques à l'aide de ses baguettes et d'un synthétiseur modulaire. « Ce que j'aime avec ce projet solo, c'est de le considérer comme un travail principal, d'exprimer pleinement ce que je ressens, tout en évoluant sur le plan artistique. Ce qui n'est pas toujours possible au sein d'un groupe à cause des agendas ou d'envies divergentes », explique-t-il.

L'aventure solitaire peut aussi déboucher sur de véritables casse-têtes... « Le plus dur, c'est d'arriver à conclure des morceaux et d'en être satisfait, assure Tim Clijsters. En groupe, un batteur s'appuie très fort sur l'avis des autres. Ensuite, on se conforte dans l'idée que la solution a été trouvée collectivement. Mais en solo, tu ne peux compter que sur toi-même. C'est à la fois effrayant et ultra libérateur. »

Batteurs solo, artistes tout-terrain

« Au début, quand je proposais mon solo de batterie pour une première partie, les organisateurs de concerts me claquaient la porte au nez, en m'expliquant que c'était trop ardu pour le public, raconte Antoine Pierre. C'est vrai que, pour les gens, c'est sans doute plus rassurant de voir quelqu'un avec une guitare ou avec un ordinateur et un micro qu'une personne seule derrière une batterie. » Alors qu'il vient de publier son premier album avec VAAGUE (*Oktopus Mekaniks*), le musicien relève toutefois une évolution des perceptions. « Aujourd'hui, ma musique attise la curiosité du public et suscite un intérêt croissant chez les pros. Quand tu as donné quatre ans de ta vie, mis beaucoup de choses entre parenthèses et arrêté deux groupes pour développer un tel projet, c'est rassurant. Mais je sais qu'il faut persévérer. Après chaque concert, je note dans un carnet toutes les choses que je dois encore améliorer. Il n'y a pas une seule fois où j'écris que tout était parfait ! »

Si les projets centrés autour d'une batterie touchent à présent un public plus conséquent, les médias traditionnels demeurent relativement indifférents aux coups de cymbales. « Il m'est déjà arrivé de passer à la radio mais cela reste exceptionnel, souligne Alain Deval. Pour nous, les meilleurs canaux de diffusion, ce sont les réseaux sociaux. Ils nous permettent de créer une communauté, de rassembler des gens autour de nos projets. Par la force des choses, nous sommes devenus des musiciens-graphistes-monteurs-et-vidéo-influenceurs. »

Alain Deval - Bothlane

« Des initiatives comparables existaient déjà par le passé. »

Une affaire de cymbale et de timbale

La multiplication de ces projets portés par une seule batterie peut aussi s'appréhender à l'aune d'arguments financiers. « L'une des motivations qui me pousse à mener cette aventure en solitaire, c'est la dure réalité économique des groupes, indique Tim Clijsters. J'ai enduré cette situation avec BRNS... En tournée, quand on est quatre musiciens et un ingénieur du son sur la route, le coût de plateau monte vite à 1.200 euros. Or, les salles qui programment des groupes indépendants en tête d'affiche proposent rarement plus de 800 euros de cachet... En jouant seul avec ma batterie, j'ai donc l'espoir d'être payé décemment et d'envisager des coûts supplémentaires sur les tournées pour les lumières et la scénographie. »

Autrefois placée en retrait, et souvent considérée comme un instrument de l'ombre, la batterie prend aujourd'hui toute la lumière. Au cœur d'albums avant-gardistes, en première ligne de concerts atypiques, mais surtout au centre d'une nouvelle scène en Belgique, la batterie occupe l'actualité de façon inédite. « Des initiatives comparables existaient déjà par le passé, remarque Alain Deval. Là, comme ça, je pense aux disques enregistrés par des artistes comme Chris Corsano, Martin Dosh, Ches Smith ou NAH. Mais pour ces musiciens, MTV n'était pas d'une grande aide... Notre génération bénéficie de l'impact des réseaux sociaux mais aussi des évolutions et de la démocratisation des technologies. » Tim Clijsters abonde lui aussi dans ce sens. « Le champ des possibles s'est élargi grâce à la technique. De nombreux batteurs en font par ailleurs un usage décomplexé. Moi par exemple, par le passé, je nourrissais des "a priori" sur le simple fait d'avoir un ordinateur sur scène. Aujourd'hui, ça ne me pose plus le moindre problème et, dans le public, plus personne ne s'étonne de voir un batteur jouer tout seul en concert... »



Supprimer/ modifier le statut de travailleur·euses des arts ?

« *Humainement
dégueulasse* » !

TEXTE : JULIEN WINKEL

Et si on se dirigeait vers la fin du statut de travailleur·euse des arts ? À peine réformé, le système semble en tout cas de nouveau sur la sellette. Au fédéral tout d'abord, où Bart De Wever a proposé de le supprimer. Et en Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) où on parle de sortir le "statut" du giron de l'ONEM. Au sein du secteur de la musique, l'inquiétude grandit, mêlée d'incrédulité...

C'est une petite phrase, glissée discrètement dans un document aride, mais qui aura suffi à faire trembler tout un secteur. En plein été, alors qu'une bonne partie des Belges pense encore aux vacances, Bart De Wever est en plein travail. Nommé "formateur" par le Roi Philippe suite aux élections de juin, l'homme fort de la N-VA a pour mission de mettre sur pied un gouvernement au niveau fédéral, avant d'en devenir son premier ministre. Cinq partis sont pressentis pour faire partie de la future coalition dite "Arizona": N-VA, Vooruit et CD&V au nord du pays, MR et Engagés au sud. Pour guider les négociations entre ces cinq partenaires, Bart De Wever produit une première note politique. Puis une deuxième. Puis une troisième. C'est au sein de celle-ci que se glissent quelques lignes qui font l'effet d'une bombe: « *La disponibilité pour un emploi convenable, le nombre de jours travaillés requis et le montant de l'allocation pour les artistes sont harmonisés avec les critères applicables aux autres chômeurs ayant droit à des allocations.* »

Si vous n'êtes pas à l'aise avec le langage parfois sibyllin des notes politiques, ni avec la législation relative au chômage, ne retenez que ceci: avec cette phrase, Bart De Wever ne propose rien de moins que la suppression de ce que l'on a appelé longtemps le "statut d'artiste" et qui, depuis peu, est désigné sous le nom de "Statut des travailleurs/travailleuses des arts". Un statut qui permet aux travailleuses des arts pouvant se justifier d'un certain nombre de jours de travail salarié effectif (156 jours) sur une certaine période (24 mois) de bénéficier d'un chômage protégé, non dégressif, qui se verra amputé en fonction du nombre de jours travaillés et des montants perçus pour ce travail.

Voilà plus de vingt ans que ce système existe. Tout a commencé le 24 décembre 2002 par une loi-programme fédérale étendant l'application du régime de sécurité sociale des salariés à tous les artistes fournissant des prestations artistiques et/ou produisant contre rémunération des œuvres artistiques. Pour le secteur de la culture, il s'agissait à l'époque d'une révolution. « *En 2002, le statut a changé ma vie. Avant, il n'y avait rien, on travaillait sans statut social* », se souvient Manuel Hermia, musicien de jazz et enseignant au Conservatoire royal de Bruxelles. Il faut dire que le système permet de garantir une sécurité financière toute relative à un secteur dont le quotidien est fait de contrats épars, souvent mal payés, entrecoupés de périodes de travail régulièrement non rémunéré comme les répétitions, la création, etc.

Dans les années qui suivent, le statut se développe. Il fait surtout l'objet de deux réformes majeures, l'une en 2014 et l'autre en 2022, à la suite d'une crise du Covid qui a souligné la fragilité du secteur culturel et le besoin de revoir le système. Mais voici que deux ans à peine après sa modification, alors qu'il se met à peine en place dans sa nouvelle mouture, le statut de travailleur-euse des arts serait donc menacé... Dans le secteur de la culture, c'est l'effarement. « *Ce n'est pas possible, c'est un effet d'annonce qui est irréaliste* », s'étrangle aujourd'hui José Granado, secrétaire régional de la CGSP Bruxelles Culture & Media. Avant d'ajouter, comme pour se convaincre. « *Ce serait invraisemblable, impensable, je n'y crois pas.* » Alexandre Davidson, "artist manager" chez Nada, voit lui dans cette séquence une énième illustration « *de l'idée de l'artiste chômeur, qui serait payé à ne soi-disant rien faire* ».

Dès l'existence de "LA" phrase rendue publique, c'est donc le branle-bas de combat. Le 21 août 2024, une cinquantaine de structures regroupant les syndicats ainsi que les fédérations culturelles de Flandre et de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) publient un communiqué dans lequel elles « *s'inquiètent des vellétés de suppression du statut des travailleuses des arts et craignent pour l'accès à la culture pour tous les publics* ». Par la suite, la phrase disparaît de la quatrième mouture de la note de Bart De Wever. Mais le mal est fait. Au sein du secteur de la culture, et singulièrement celui de la musique, le doute est désormais bien présent: et si on supprimait le "statut"? Une hypothèse qui flotte aujourd'hui comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête de travailleurs et travailleuses pourtant habitués au doute et à la précarité... mais qui n'avaient pas besoin de ça.

La tête sous l'eau

« *Je serais donc en train de me battre pour obtenir quelque chose qui va de toute façon être supprimé? Je ne veux même pas en entendre parler.* » Atablée dans un café de Saint-Gilles, à Bruxelles, Elena Lacroix touille nerveusement dans son café. Le fameux statut, elle ne l'a pas encore mais elle espère bien l'obtenir dans un futur proche. Il faut dire qu'elle a de quoi être optimiste. Son groupe, Eosine, a remporté le Concours Circuit en 2022. Depuis, la formation de shoegaze/dream pop a sorti un EP (*Liminal*) en 2024 et enchaîne les concerts.

Cette promesse d'une carrière a poussé Elena Lacroix à interrompre ses études de médecine. « *Si je ne me lance pas maintenant, alors ce ne sera jamais* », souligne-t-elle. Mais la réalité reste "roots". Malgré une renommée grandissante, les concerts paient encore souvent mal, d'autant plus que la volonté de se faire connaître pousse la musicienne et ses comparses à accepter des offres peu rémunératrices mais porteuses de sens ou d'espoirs de visibilité. « *Si on est payés 200 euros pour aller jouer à Paris, on le fait* », contextualise-t-elle. Ajoutez à cela la volonté d'être disponible à 100% afin de saisir toutes les opportunités qui se présentent, le travail invisibilisé sous forme de répétitions/séances de composition et le fait que la jeune artiste se retrouve aujourd'hui "de facto" « *à la tête d'une petite entreprise impliquant dix personnes qui travaillent pour le groupe* », vous aurez compris pourquoi, pour Elena, le statut est un "must". « *J'aurais pu prendre des petits boulots mais je n'aurais alors pas pu tenter ma chance à fond* », explique-t-elle.

Pourtant, malgré cette envie, Elena l'avoue: aujourd'hui, ce statut qu'elle tente d'obtenir la « *terrorise* ». À peine mise en place, la nouvelle réglementation en la matière semble en effet parfois aussi sibylline qu'une note politique... En ligne de mire, notamment: les preuves valorisables – ou pas – pour pouvoir obtenir l'attestation de travailleur-euse des arts, préalable indispensable à l'obtention du statut. « *Franchement, j'ai la tête sous l'eau, il est très compliqué de s'y retrouver. Là je suis en train de vous donner une interview, est-ce qu'on peut considérer que cela rentre dans le cadre d'une activité valorisable pour prouver que mon activité artistique est professionnelle et obtenir l'attestation?* », illustre-t-elle avec un sourire légèrement dépité.

Face à cette situation, le fait que le nouveau gouvernement fédéral puisse décider de tout changer à nouveau en un claquement de doigts ne l'enchanté donc pas. En attendant, elle continue de se débattre. « *Mes conseillers Smart en ont marre de moi* », souffle-t-elle, avant de sourire.

Chez Smart justement, l'ambiance n'est guère plus joyeuse. Administrateur délégué de cette coopérative par laquelle passent de nombreux travailleurs et travailleuses au projet, dont des artistes, Maxime Dechesne ne cache pas son amertume face à une possible suppression du statut. « *On ne change pas les règles du jeu tous les trois matins, c'est aberrant. Si on devait supprimer le statut ou en modifier les règles si peu de temps après l'avoir réformé, ce serait honteux, humainement dégueulasse, il n'y a pas d'autres mots* », lâche-t-il en lorgnant du côté du MR et de Vooruit, qui étaient déjà aux manettes fédérales lors de la réforme de 2022.

Pour autant, il dit ne pas sentir d'angoisse trop prégnante du côté des artistes membres de Smart, comme si ceux-ci peinaient à prendre la mesure de ce qui se joue. « *Il y a encore ce bon sens, peut-être cette naïveté, qui fait qu'ils pensent que c'est une blague. Ils se disent "Ce n'est pas possible que cela change alors que je n'ai pas encore pigé la réforme précédente."* »

Bgo bgo l'ONEM?

Mais le danger pourrait ne pas venir que du fédéral. Du côté de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de son nouvel attelage MR/Engagés, le doute est aussi permis. En juin 2024, suite à une lettre que lui avait adressée onze fédérations professionnelles des arts, Georges-Louis Bouchez, le président du MR, avait répondu que son parti défendrait « *contre vents et marées* » le nouveau statut. Tout en ajoutant: « *Cela n'aurait (...) aucun sens pour le MR de détricoter ce qu'il a lui-même édifié.* » Quant à Maxime Prévot, président des



Bosino, décidément très présent dans l'actualité de ces derniers mois!

Engagés, il avait affirmé dans *Le Soir* du 19 juillet 2024 avoir « plaidé auprès de Bart De Wever pour qu'on continue à être attentifs à ce statut d'artiste (...) et que l'on puisse le renforcer. Mon souhait n'est pas de fragiliser le secteur culturel et associatif ».

Pourtant, dans leur déclaration de politique communautaire commune, les deux partis constatent que « la récente réforme du statut de travailleur des arts a abouti à des améliorations mais suscite également des inquiétudes. Il est fondamental que cette réforme soit évaluée et ajustée. » Avant de souligner plus loin leur intention de « sortir les artistes de l'administration de l'ONEM pour créer une section distincte avec des collaborateurs formés, en assurant un statut totalement distinct de celui des demandeurs d'emplois ».

Contacté par Larsen, le cabinet d'Élisabeth Degryse (Engagés), la nouvelle ministre de la culture en FWB, ne souhaite pas s'étendre plus en détail sur ces mesures tant que les négociations sont toujours en cours au niveau fédéral. Mais ces quelques lignes ont généré au sein du secteur de la culture les mêmes sentiments que celles rédigées par Bart De Wever : une bonne bouffée de stress et d'anxiété. « Si on sort le statut du giron de l'ONEM, on est morts, le système ne va alors pas durer plus de quelques années », constate froidement Fabian Hidalgo, coordinateur de la Facir (Fédération des auteur·rices, compositeur·rices et interprètes réuni·es), une fédération regroupant plus de 800 musiciens et musiciennes, « tous styles confondus ». Le raisonnement de Fabian Hidalgo est simple : aujourd'hui, le « statut », sorte de chômage protégé, dépend donc de l'ONEM. Une mesure qui lui donne une certaine solidité, puisqu'il fait partie d'un ensemble plus grand, par ailleurs solidement financé : celui du chômage. Sortir le « statut » de l'ONEM, c'est donc prendre le risque de le voir alimenté par un autre budget que celui du chômage dont on se demande bien d'où il proviendrait et quelle serait sa solidité... Une situation qui lui inspire le même sentiment que bon nombre d'acteurs du secteur de la musique ou de la culture. « Chez nos membres, il y a toujours eu cette idée que le statut peut sauter à tout moment, c'est profondément intégré. Mais aujourd'hui, je pense qu'on peut dire qu'il y a encore plus de fébrilité. »

Une fébrilité que ressent également Manuel Hermia. « Ça fait peur, expose-t-il. Il y a ce fragile petit statut qui stabilise un petit peu un micro milieu qui représente une belle tranche de la création

artistique et qui n'est pas un truc qui permet de s'enrichir sur le dos des gens. Et on parle de saquer dedans ? Je suis professeur, on a créé des écoles d'art. À quoi ça sert si les gens ne peuvent pas en vivre ? »

Le diable dans les détails

Reste une hypothèse : et si tout cela était une sorte de ballon d'essai ? Ou alors une tactique de négociation ? « Pour moi, la phrase de De Wever est un effet d'annonce, veut croire Alexandre Davidson. Il s'agit d'une énième volonté de polariser le débat, de faire peur aux gens et d'utiliser la culture comme un étendard de ce qu'est un produit culturel de gauche. » Quant à la Fédération Wallonie-Bruxelles, si notre homme pense que le fait de sortir le statut du giron de l'ONEM « n'est pas forcément bête », parce que cela permettrait entre autres d'entamer une réflexion sur l'économie de la culture, il en est sûr : le faire maintenant n'est pas une bonne idée. « À un moment donné, il y en a marre. C'est comme si tu jouais au foot et qu'on te disait tout d'un coup que tu peux prendre le ballon dans les mains », ironise-t-il pour illustrer l'effet produit sur lui par ces vagues hésitations concernant le statut de travailleur/travailleuse des arts. Avant d'ajouter : « En fait, cela m'embête que l'on parle de tout cela. On brandit à nouveau cet épouvantail à la tête du secteur culturel. Dans ce contexte, réagir, c'est en quelque sorte perdre. Il faudrait plutôt se poser les bonnes questions, notamment sur la façon dont on paie les artistes ».

Utile ou pas, la polémique autour du statut a généré un sentiment de menace, désormais bien installé, le danger pouvant aussi se cacher dans d'autres détails que quelques phrases perdues au sein d'un document. « Même si demain on ne retrouve plus aucune mention du statut dans l'accord de gouvernement fédéral, ce n'est pas une garantie, analyse Fabian Hidalgo. La réglementation du chômage, cela se change facilement. » D'autant plus qu'à l'heure d'écrire ces lignes, une autre piste de travail est sur la table de la future coalition « Arizona » : la limitation à deux ans des allocations de chômage. « Vous croyez vraiment que quand ils auront limité les allocations à deux ans pour tous les autres travailleurs, on ne va pas aussi être tenté de toucher aux artistes ? », s'interroge Maxime Dechesne dans une exclamation qui, peut-être plus que toute autre, illustre la méfiance et le doute de tout un secteur...



Auckland

GOOD GIRL/BAD SEED

Autoproduction

Toujours sous l'emprise de la nuit, toujours à la recherche du mot juste. Depuis février, Charlotte Maquet, à l'origine du projet Auckland, laissait déjà entendre les prémices d'un second album. Un peu plus de deux ans après son premier EP *Nightfall*, *GOOD GIRL/BAD SEED* s'habille des mêmes atours que son bien-aimé prédécesseur. Caractériel et mordant, fidèle à son habitude, Auckland sert un rock sombre qui se permet de détonner et d'étonner. Sauf que cette fois-ci, *GOOD GIRL/BAD SEED*, produit par le Liégeois Hugo Vandendriessche en collaboration avec le français Nicolas Quéré (*Tranquility Base Hotel & Casino* d'Arctic Monkeys, *Skeleton Tree* de Nick Cave...), délaisse les sons bruts et organiques pour faire place à plus d'arrangements. Si on reconnaît bien la vigueur et l'énergie (nouvelle) qui ponctuent une bonne partie de cet album, les accalmies et les balades plus douces (mais toujours insoumises) viennent compléter l'univers musical complexe de Charlotte Maquet, soutenu par cette finesse des textes et la force de leur bande-son. « *J'ai toujours eu envie d'un truc plus produit avec plus de couches et de subtilités, de sonorités cachées... Penser au simple fait que j'étais morte de trouille en lançant le projet Auckland et me dire que là, j'ai réalisé l'album que je voulais, c'est un énorme objectif.* » Les titres écrits à l'époque de *Nightfall* ont finalement trouvé leur place dans *GOOD GIRL/BAD SEED* et ils s'annoncent encore plus entêtants. L'âge d'or d'Auckland, c'est aujourd'hui et maintenant. — **LM**



Bulldozer and the machine guns

PSILO

BATMG Records

On commence par la fin ou on termine par le début? C'est en tout cas l'entrée en matière de ce premier album de Bulldozer & TMG (après deux EP), le premier titre s'intitulant ici *Outro* et le dernier *Intro*. Marrant. Mais même en commençant par la fin, le début pose d'emblée les bases: du stoner pur jus, tantôt bien heavy, tantôt planant... et franchement réussi dans le style (notez également que "live", le groupe "assure grave"). Batterie qui cogne, solos incisifs et atmosphériques, reverb et delay sur des riffs fuzz assortis d'un poil de "desert rock"... voilà le menu bien complet et bien hallucinatoire que ce *PSILO* propose. Mention spéciale pour les 7 minutes du titre *Indian Desert*, qui synthétisent peut-être tout ce qu'on aime dans le stoner. — **FXD**



Vidia

Paumes (EP)

Berceuse Musique

Née dans un foyer habitué des notes, d'une maman danseuse et d'un paternel compositeur, Vidia est une jeune artiste et chanteuse bruxelloise dont l'inspiration se nourrit à l'environnement de culture urbaine, mais aussi dit-elle de ses racines belges et khmères. À 22 ans, elle livre ici un EP en forme de carte de visite et enregistré aux bons soins de ses complices du 52Hz Studio. Cinq titres oscillant entre RnB et rap, à la production plutôt léchée et au phrasé copieusement autotuné, de l'intro en suspension de *Principes* à l'ultime *Intentions*, en passant par *Stitch*, les vapeurs de *Velar* ou encore le single galopant *SS24*. Un premier jet assez prometteur et de jolies pistes mais une plume encore un peu jeune par endroits et qui devrait se muscler avec le temps. — **NC**



Pierre Vaiana

Camera Obscura

Igloo Records

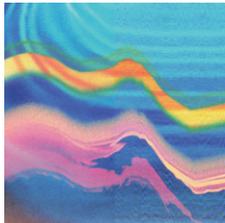
Pour Pierre Vaiana, *Camera Obscura* est vraiment une suite à *Amuri & Spiranza*, sauf qu'ici, le saxophoniste soprano en revient à une formule qu'il a souvent mise en avant depuis son tout premier album, celle du trio. Sax soprano, violoncelle (magnifique découverte que Lode Vercamp, entre musique contemporaine et classique) et guitare (Artan Buleshkaj), Pierre Vaiana a visé l'épure, la quête d'un son onirique touché par la grâce. *Camera Obscura*, c'est le monde à l'envers mais aussi le contraste entre ombre et lumière que la musique de Pierre Vaiana rend si bien dans les jeux subtils de couleurs et de sonorités. Ajoutez-y le chant d'amour avec la voix de François Vaiana, sur *Luna d'Argentu*, l'hommage à Félix Simeone – dans un disque sans batterie! – et vous aurez un des vinyles "jazz" les plus sensibles et aboutis de cette fin d'année. — **JPG**



Margaux Vranken & Farayi Malek

Constellations
Autoproduction

Après les albums *Purpose* et *Songbook* suivis d'un "live", la pianiste Margaux Vranken sort un quatrième album, en autoproduction, enregistré essentiellement à Los Angeles en 2022 avec des musiciens locaux. Musiciens avec lesquels elle a noué une forte relation lors de son passage au prestigieux Berkeley College of Music à Boston. On y retrouve ainsi le guitariste Lior Tzemach, le contrebassiste Luca Alemanno et Diego Alvarez aux percussions ainsi que l'étonnante et merveilleuse vocaliste Farayi Malek. Cette dernière collabore également avec, ni plus ni moins, Danilo Perez (dont l'album fut nommé aux Grammy en 2023). C'est le duo piano-voix qui est ici mis en évidence. Le toucher aussi chaleureux que cristallin de Margaux Vranken se marie idéalement aux cordes vocales d'une éblouissante souplesse de Farayi Malek. Avec beaucoup d'élégance, les compositions oscillent entre jazz, soul, pop et chanson. La forte complicité qui existe entre les deux artistes permet un jeu aussi fluctuant que maîtrisé ainsi qu'un lâcher-prise naturel et fécond. De brefs interludes chapitrent ce carnet de voyages romantiques et célestes. Les arrangements subtils d'orchestrations et des chœurs ne sont jamais envahissants mais amènent autant de consistance que de légèreté. Ajoutez à cela les paroles poétiques, pleines de sens et de sentiments altruistes, et ce *Constellations* ne pourra que vous emporter et vous laisser dans les oreilles, et le cœur, un bonheur indélébile. –JP



Slamino

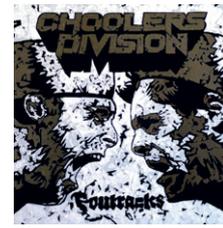
Fall Asleep
Luik Music

On l'a d'abord connu dans Rince-Doigt, un groupe math-rock, expérimental et intrépide, aux accents indie. Il y a deux ans encore, c'était l'EP *Ego Trip*, sous le nom de Slamino, qui sortait. Et maintenant, Pablo Fleury sort son premier long format, *Fall Asleep*, toujours axé post-rock/electro. Mais celui-ci se distingue toutefois par son long travail de recherche et d'expérimentations. Là où l'EP s'était construit presque "par hasard", compilant les premiers titres sans préméditation aucune, l'album, lui, joue sur l'homogénéité. «Je voulais composer plusieurs morceaux qui pourraient former un ensemble. Chaque titre est écrit parallèlement à un autre, avec des transitions mais aussi des éléments communs», explique le guitariste. *L'exercice, c'était d'aller plus loin, de monter tous les curseurs en termes de son, de production, de composition et d'obtenir un produit final plus cohérent. Je suis ravi de pouvoir partager un album qui ressemble à la personne que je suis et celle que j'ai été au moment de le produire.* » *Fall Asleep* : un enregistrement totalement instrumental et tout en textures, ce qui le rend aussi intéressant à l'écoute que dans son interprétation... Un peu à l'image de la thématique abordée du rêve, qui est pour le musicien l'une des expériences à la fois la plus intime et la plus universelle. «Quand je fais de la musique seul, il y a aussi cette idée d'aller chercher quelque chose au fond de moi et de la partager sans forcément y mettre des mots mais des sensations. J'aime cette idée abstraite de ne pas trop expliquer mes morceaux.» Faites de beaux rêves! –LM



Fievel Is Glauque
Rong Weicknes
Fat Possum Records

Conçu entre Brooklyn et Bruxelles par l'Américain Zach Phillips et la chanteuse française Ma Clément, Fievel Is Glauque fait partie de ces formations aux contours stylistiques insaisissables. Il y a quatre ans, pour son album *God's Trashmen Sent To Right The Mess*, le duo s'était entouré d'une trentaine de musiciens, rien que ça, pour déconstruire joyeusement des genres aussi différents que jazz, yéyé, bossa et pop lo-fi. Toujours aussi aventureuse, l'escapade se fait cette fois à huit, avec une brochette de gens issus de l'une ou l'autre scène jazz. L'expérimentation reste de mise. Imaginez Black Midi avec de la flûte (*As above so below*). Ou Stereolab revisitant la B.O. d'un film des seventies (*Love weapon*)... Le groupe, qui est allé enregistrer dans les Catskill au-dessus de New York, a procédé comme suit : live, jeu sans clic, une prise de base, une deuxième par-dessus et une prise improvisée pour finaliser. Le résultat est une sorte de mille-feuille, de collage subtilement de traviole mais aux coutures néanmoins difficilement perceptibles. –DS



Choolers Division
Foutracks
Black Basset Records

«On vous emmerde», balancent Kostia Botkine et Philippe "Fif" Marien! Comme d'habitude, les deux MC's de Choolers Division ne s'embarassent pas de manières pour nous secouer les neurones. Sur leur deuxième album, ils sont toujours bien épaulés par un trio de musiciens (Antoine Boulangé, Jean-Camille Charles et Sylvain Quatreuille) dont les compos brutes de décoffrage en font pareillement voir de toutes les couleurs. Le flow et le ton changent au fil des morceaux, ici electro aux accents boombap de l'espace (*Bataille*), là même carrément torrides (*New lac*), et souvent punk ou hardcore. Bien que les titres de certains morceaux puissent indiquer ce dont il y est question (*Gros virus*, *K2000*...), pas besoin de chercher à capter l'intégralité des lyrics de ouf du Belge et du Marseillais, rois de l'impro : c'est dans la collision elle-même de leurs mots et dans leur débit façon lance-roquettes multiples que naissent les sensations, la poésie, la jubilation et plus si affinités. –DS



Aboubakar Traoré & Balima
Sababu
Zephyrus Records

En porte-parole authentique des traditions des griots mandingues, Aboubakar Traoré poursuit son tribut aux ancêtres du Burkina Faso, son pays d'origine. Entouré de Zonatan Dembelé à la basse, Désiré Somé à la guitare, Guillaume Codutti aux percussions et Geoffrey Desmet au balafon et djembé – un quatuor qui œuvre également en tant que choristes – il entretient la vivacité des traditions africaines en y amenant des sonorités d'aujourd'hui. De sa voix puissante, il emmène une musique entraînante qui cherche plus la beauté du chant collectif que les effets de solistes. Musique d'amour et de résilience, les compositions d'Aboubakar dénoncent les travers de l'exploitation africaine à travers la puissance de sa voix et des mélodies entraînantes. –JPC



Tessa Dixon

*I thought I was dreaming
but it was just a glitch*

Sam Records

Nous avons laissé Tessa Dixon en 2020, à la publication de son 1^{er} LP *Genesis*, sorti deux jours après l'entame du confinement. « Je n'ai pas pu jouer cet album comme je l'aurais voulu, on était sur une ascension qui a été stoppée... Et au final, j'en ai pas mal souffert. » Du coup, elle change de décor et d'entourage. « En 2021, j'ai décidé de couper avec l'équipe avec laquelle je bossais à l'époque, de quitter label et management pour me lancer en indé. » Dans la foulée, elle sort le EP *Unspoken*, toute seule. « J'adore ce disque, même si ce fut une période intense. Elle m'a permis de réaliser que je ne pouvais pas tout faire solo. Et à préciser la direction que je souhaite prendre désormais. » Aujourd'hui, c'est à Paris qu'ont trouvé refuge ses mélodies et ses envies. Elle y a fait de nouvelles rencontres, découvert d'autres manières de voir la musique et s'est associée au label Headroom. De ses innombrables allers-retours entre Bruxelles et Paris naît un second album, *I thought I was dreaming but it was just a glitch*, publié à la rentrée 2024 et qui s'offrira en janvier une version étoffée. Une plaque aux couleurs electro-pop où Tessa promène son grain de voix et se plaît à narrer des histoires nourries de son vécu. Du dernier single *UUU*, sorte d'ode à l'amour et à l'amitié, à *Just my type*, véritable hymne self-love assumé. Le tout baigné dans l'univers onirique imaginé par le photographe belge Luca Mastroianni. – **NC**

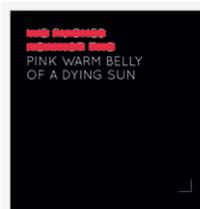


Junkz (La Jungle & KermesZ à l'Est)

Junkz II

Hyperjungle Recordings

À l'été 2021, la distanciation est de mise. « Pour organiser un concert, il fallait gentiment contourner les restrictions sanitaires », retrace le batteur Rémy Venant, alias Roxie, moitié de La Jungle. « C'est comme ça que nous avons rencontré KermesZ à l'Est. Ces huit musiciens n'avaient pas besoin d'une scène pour jouer en public : ils pouvaient se produire en plein air, dans la rue, à bonne distance les uns des autres. » À l'invitation de La Jungle, la fanfare arpente les trottoirs de Mons et égaie le quotidien de citoyens reclus dans un monde à l'arrêt. « Juste après leur performance, un orage a éclaté et toute l'équipe s'est réfugiée chez Mathieu. » Accueillant, le guitariste de La Jungle profite d'une éclaircie pour allumer un barbecue. « Junkz est né comme ça, entre des saucisses grillées et quelques merguez. Ce groupe est vraiment parti d'un délire. » Un an plus tard, les dix musiciens se retrouvent dans la cité du Doudou. « Après une semaine de résidence dans l'Auditorium Abel Dubois, nous avons enregistré un EP avec l'aide de l'ingénieur Thibault Schouters. » En mai 2023, Junkz remet le couvert à Marchin, dans l'enceinte de Latitude 50, le Pôle des arts du cirque. Fruit de cette deuxième étape wallonne, *Junkz II* cristallise à la perfection le rapprochement des deux entités. « Le premier EP avait vu le jour sans plan de vol. Cette fois, les musiciens de KermesZ à l'Est sont arrivés avec l'ossature des morceaux. Cela nous a permis d'aller bien plus loin dans le processus créatif. » Point de convergence entre les cuivres déjantés de la fanfare et l'approche ultra métronomique des rockeurs, ce disque s'ouvre à la musique drone (*Dröhn*) et explore la possibilité d'une fusion entre le générique de la série *Strip-tease* et une cavalcade sous amphétamines (*Malgretu*). Du grand (éc)art. – **NA**



Pink Warm Belly Of A Dying Sun

Adventurous Music

Pour Marc Jacobs alias Prairie (l'album *And the Bird Said : Cut Me Open and Sing Me*, en 2020), cette collaboration avec Lukasz Polowczyk, artiste polonais installé à Berlin, est pour le moins atypique. *Pink Warm Belly Of A Dying Sun* convoque sur fond de drone et de cordes (*Black lillies*) des images, des instantanés de notre monde plein de chaos. Il y a des cadavres de baleines tagués, dans *Coney island whales*. Et sur *Fire flies*, on jurerait entendre des hélicoptères... pas animés des meilleures intentions. L'écoute au casque rend l'expérience encore plus intense. « Tout ça n'était pas prévu, raconte Marc Jacobs à propos de ce travail commun. Ça s'est fait de manière très spontanée et très organique. On a beaucoup échangé pendant le Covid. J'ai commencé à envoyer des tracks, juste pour avoir un peu de retour, et ils ont été très positifs. Lukasz travaillait aussi, lui sur un album de spoken word... On a dû s'amuser en se disant : "Mettons sa voix sur ma musique, et voyons un peu ce qui se passe." » Et ce qui s'est passé, c'est ceci : un disque court (5 titres) mais intense, et plus intense encore si vous faites – donc – l'expérience d'une écoute au casque. « Lukasz et moi venons d'univers musicaux assez différents. Pour certains, ces morceaux peuvent sembler très dark. Question d'habitude ou d'oreille. Mais finalement, 5 titres, c'était la bonne idée. On s'est dit qu'il valait mieux être trop court mais garder effectivement quelque chose d'intense. » La bonne idée, vraiment ! – **DS**



Tassin - Hermia - Joris

Igloo Records

Manu Hermia (sax) est sur tous les fronts du jazz, Julien Tassin (guitare électrique) explore en tous sens le blues jusqu'à l'éclater, quant à Chris Joris (percussions), il n'est pas en reste, infusant sa musique depuis plus de quarante ans, de sa pulse, ses tempos et sa science des rythmes pêchés aux quatre coins du monde. Quand ces trois musiciens se rencontrent, le mélange n'est que plus raffiné et fertile. *Midnight Sun* évoque la vie et ses ambiguïtés, ses doutes, ses espoirs et ses joies. Les mélodies, tantôt claires et épurées, tantôt mélancoliques ou chaotiques, se mélangent avec grandeur d'âme et sensibilité. Du jazz, bien sûr, dans ce qu'il a de plus synchrétique, qui se colore de sagesse indienne, de fougue africaine, de folk apaisant et qui invite inévitablement au dialogue. Cordes métalliques qui cèdent la place aux plus graves, sax éraillé qui peut se faire suave et percussions qui amortissent ou relance le groove, toute la vie est là. Un album brillant en tout point. – **JP**

Retrouvez la liste de toutes les sorties
sur larsonmag.be

La Muerte

meurt toujours deux fois

Le 1^{er} novembre dernier, jour de la Toussaint, le groupe publiait sur ses réseaux sociaux un communiqué intitulé "Morituri te salutant". L'annonce était claire : « Disciples, après plus d'une décennie de performances infernales, 2025 marque la dernière année de La Muerte. Ce qui devait être une résurrection éphémère en 2014, limitée à un seul concert, s'est, grâce à vous, transformé en une décennie de chaos sonore brut, puissant et parfois incontrôlable ». Après deux albums studio, un live et des dizaines de concerts, Marc Du Marais, Didier "Dee-J" Moens et les autres faisaient donc le point : « Nous avons traversé nos enfers personnels, libéré notre rage et notre énergie sans relâche, sans aucune concession. Nous avons redécouvert une soif, une folie scénique et une démente artistique qui ont marqué à jamais cette ultime ère de La Muerte. Sans votre dévotion sans faille, ce chaos infernal n'aurait jamais été déchaîné ». Et de conclure : « Nous convoquons nos disciples, fans et les curieux de la Bête, à une ultime tournée de concerts en 2025 (...) ».

À la fin de cette année, La Muerte, ce sera terminé. Pour toujours ? « Oui », assure Dee-J, le guitariste emblématique, attablé, un mois et des poussières plus tard, dans un bar près de la Bourse... épargné par les touristes qui pullulent sur le marché de Noël. Il ajoute, clin d'œil à l'attention de son comparse chanteur venu nous rejoindre : « Bon, la dernière fois, c'était aussi "pour toujours" mais il me l'avait fait à l'envers ! Marc, c'est toi qui avais lancé l'idée et on s'était mis d'accord sur le fait qu'il fallait arrêter. Cette fois-ci, c'est moi. Je me dis qu'il faudra arrêter à un moment, alors autant avoir le contrôle total là-dessus. Histoire qu'on ne vienne pas nous dire un jour "La Muerte ? Bof, non, ça va quoi...". Et puis, c'est un groupe très physique. » Quiconque l'a vu en live l'admettra sans peine : « Il faut performer ! Nous ne sommes



© ISTVAN BRUGGEN

TEXTE : DIDIER STIERS

Cette année sera celle au cours de laquelle le groupe bruxellois, né au début des années 80, va définitivement tirer sa révérence. Non sans avoir encore une fois ouvert les portes de l'enfer.

pas un groupe de blues dans lequel on peut jouer jusqu'à 80 ans sans problème. Si nous commençons à être statiques sur scène, ce ne sera pas intéressant pour le public. Et j'aime autant arrêter quand je suis en forme. »

L'année qui commence sera dès lors bien occupée. Les concerts reprendront à partir de mars, avril... « Nous serons principalement concentrés là-dessus, disons, le temps d'une première phase. Moi, je vais encore retourner en studio, j'aimerais bien qu'on puisse y passer un peu de temps, pour voir ce qu'on peut en sortir d'intéressant. J'ai personnellement une idée, je suis impatient, mais on verra si on arrive à la concrétiser. » Un album, autrement dit ? « Un mini album, six, sept titres... Le label (les Gantois de Consouling Sounds, - ndlr) est derrière nous, ce qui est vraiment cool. J'espère encore pouvoir faire beaucoup de choses. » Avec La Muerte ? « Oui, mais bon, on reste un petit pays, donc on ne va pas jouer en Belgique éternellement, si on veut avoir un point de chute en fin d'année. »

Entre Dali et les Stooges

La Muerte aura donc vécu deux fois. La première, c'est entre 1983 et 1994, quand le groupe emmené par Didier Moens et Marc Du Marais, celui-ci précédemment à l'origine de Marine, vient secouer notre scène rock façon sniper. Insaisissable, "inétiquetable". Covers hallucinées (*Kung Fu Fighting*) et sales originaux mêlant le "crash" de Cronenberg (*L'essence des chocs*) aux influences (Motörhead, Birthday Party, le blues revu et corrigé par le punk...) intégrées façon "ni dieu ni maître" et restituées avec une imagerie très série B. Bref, il se présente alors comme « le chaînon manquant entre Salvador Dali et les Stooges ». Nul n'étant prophète en son pays, c'est surtout hors

• Tonéo de scène

Cette cagoule, on la retrouve d'abord dans son long-métrage (DoublePlusUngood donc, sorti en 2017 mais dont le tournage avait commencé en 2013, - ndr), sur la tête d'un des personnages, kidnappé pour les besoins du scénario. « Je trouvais l'image super belle, explique Marc Du Marais. Je m'étais dit que le jour où je remontais un groupe, j'allais la réemployer. Le personnage est mort et enterré, il revient sous une autre forme. Est-ce que c'est lui? Ce n'est pas lui? Et avec cette cagoule, nous enfonceons encore plus le clou de

toute l'esthétique que nous trainons depuis nos débuts. »

Inconfortable en live (dessous, il sue comme un catcheur), pas pratique (il ne peut voir son guitariste la plupart du temps à sa droite), l'accessoire fait son effet. « Quand on a recommencé, raconte Didier Moens, Danny Willoms, le photographe, nous a proposé de faire des portraits. Et Marc nous dit qu'il mettra une cagoule. Allez quoi, la gêne totale! Mais Danny trouvait ça fantastique! » Gros souriro en coin...

• Discographie

- Everg soul by sin oppressed (1987)
- Death Race 2000 (1989)
- Experiment in Terror (1990)
- Kustom Kar Komposition (1991)
- Row (1994)
- EVIL (2015)
- Headhunter (2017) extended en 2022
- La Muerte (2018)
- Sortilogia (2022)

• Infos

À l'heure où nous écrivons ces lignes, un premier concert a déjà été annoncé: il aura lieu le 8 mars au Muziekclub 4AD à Dixmude.



La Muerte, première mouture, en 1987.

de nos frontières que les Bruxellois vont d'abord faire fantasmer: la presse spécialisée britannique apprécie et John Peel les invite en février 86 pour une Session à laquelle ils offrent *I put the blame on you, I'm a man, Motor gang* et cette reprise de *Wild thing* qu'on dirait sortie de la gorge de Pazuzu (de nombreux albums enregistrés pour l'émission radiophonique de John Peel sur BBC Radio 1 portent le nom de Peel Sessions, - ndr).

C'est à partir de 2014, après un "one off" en 1997 (à Dour), un autre en 1999, mais aussi que Marc Du Marais se soit trouvé un alter ego cinéaste sous le nom de Marco Laguna (Nicky the stripper, Because... Patti Smith, Nitro Nicky, DoublePlusUngood...), que le groupe entame sa deuxième vie. Et cette résurrection, c'est un concours de circonstances: à l'époque, l'actrice (et mannequin) Delfine Bafort, qui apparaît dans *DoublePlusUngood*, ouvre un club à Gand et demande au réalisateur s'il accepterait de venir jouer quelques morceaux avec La Muerte. « Je ne me posais même pas la question de savoir si ça allait être bien ou pas, nous raconte Marc, il fallait que je fasse ce concert pour cette nana. Point à la ligne! »

Dee-J, lui, est alors sceptique. « Très! Mais c'est parce qu'il m'a proposé de faire quelque chose de neuf avec de nouvelles personnes, et à cause des personnes en question, que j'ai trouvé ça intéressant. » Les personnes en question: Michel Kirby (Length of Time, Arkangel, guitare), Christian Z (Lenght Of Time, batterie) et Tino de Martino (Channel Zero, basse). « Ils avaient déjà répété. Quand je suis arrivé, tout était en place. J'avais préparé quatre morceaux mais j'en vois plus sur la liste. Et Chris fait: "Oui, mais ça, il faut le jouer. Celui-là, c'est un classique..." Il avait un argument pour chaque titre. Une dynamique s'était créée avant que j'arrive mais dès la première répète, je me suis

amusé. En fait, j'étais réticent à l'idée de reformer le groupe avec le line-up original. Ça aurait été comme se remettre en couple après un divorce: je savais qu'un mois plus tard, les mêmes défauts, les mêmes points de friction allaient revenir... »

Moins brutal

« J'ai toujours les mêmes défauts, s'amuse Marc. Et aussi peu de qualités. Je ne peux rien te cacher! »

- Il a un rythme de chiotte, rétorque le guitariste! Enfin, il a un rythme... à lui.
- Oui, je suis le seul chanteur de rock en Europe, ou en tout cas en Belgique, qui n'a aucun sens du rythme.
- C'est vrai. Mais une fois qu'il a assimilé, c'est bon.
- Je suis free jazz. C'est pour ça qu'ils ont parfois du mal avec moi!

Quelle différence alors entre ces deux vies? Pour Dee-J, le groupe est aujourd'hui moins radical, même si, musicalement, il est toujours perçu de manière identique. « Quand je réécoute les "vieux trucs", comme cet enregistrement live qu'on a sorti avec la version CD de *Surrealist Mystery* (chez Consouling Sounds à l'occasion du Record Store Day 2024, - ndr), j'hallucine! On jouait comme ça, c'était brutal. J'ai l'impression que nous sommes maintenant beaucoup plus calmes sur scène. »

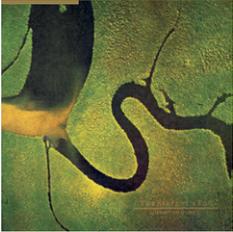
L'histoire du rock abonde en réunions et autres retours. Didier Moens en a vu une "chiée" (sic): « Neuf fois sur dix, on pouvait se dire que c'était mieux avant. Ou qu'ils n'auraient peut-être pas dû. Pour nous, tout le monde a dit que c'était le meilleur line up qu'on n'ait jamais eu. Donc, je me dis qu'on l'a quand même bien réussie, cette réunion. Et on va la terminer aussi bien qu'on l'a commencée! »



Wyatt E.

TEXTE : DIDIER STIERS IMAGE : GIL CHEVIGNÉ

Voilà quelques mois, Sébastien von Landau nous indiquait la date de sortie de *zamāru ultu qereb ziqquratu Part 1*, le nouvel album du groupe : ce 10 janvier. Chez les Italiens de Heavy Psych Sounds Records. L'occasion de revenir sur les fondations de Wyatt E.



Dead Can Dance
The Serpent's Egg (1988)

4AD

« Quand j'étais gamin, nous avons brièvement habité du côté de Hannut, dans la maison de mes grands-parents. Je trifouillais dans les bacs à CD de ma tante, qui vivait toujours là-bas et qui, elle, était ado. C'est comme ça que j'ai découvert ce disque mais c'est évidemment plus tard qu'il a eu un impact. C'est la voix de Lisa Gerrard qui m'a fortement marqué quand je l'ai redécouvert. Beaucoup plus que le

côté "ésotérique new age" qui n'est pas trop ma came. La discographie de Dead Can Dance reste quand même très kitsch mais cet album-là a beaucoup mieux vieilli que les autres. Et c'est pour ça qu'il est resté une sorte d'album de chevet dans lequel je me replonge encore de temps en temps pour ouvrir le champ des possibles. Ça m'arrive de bloquer sur une mélodie, ou autre, et alors il faut que j'écoute ce disque. »



Om
Pilgrimage (2007)
Southern Lord

« À l'époque, je ne connaissais presque rien de la scène stoner/doom. Je venais de découvrir Sleep via *Gummo*, le film de Harmony Korine. Puis, je vois qu'à Dour, ils annoncent "Om featuring members of Sleep". Je ne savais pas du tout à quoi m'attendre, on n'avait pas Spotify... Et c'est l'année où je me suis vraiment pris une grosse mandale, avec ces sonorités metal hyper lentes. C'est huit ans avant que Wyatt

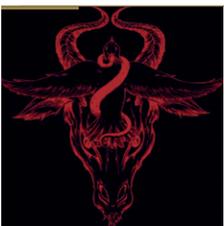
ne fasse son premier disque, donc ça a eu le temps de mûrir. La pochette de l'album, avec cette tête de l'Archange Gabriel dans son auréole lumineuse, m'avait fait vraiment une grosse impression. On a aussi ces deux longues pistes qui ouvrent chaque face : j'imagine que ça a dû avoir une influence sur la manière dont nous avons abordé nos tracks ou de remplir une face de vinyle avec un morceau de 17 minutes... »



Master Musicians of Bukkake
Totem One (2009)
Conspiracy Records

« J'étais allé les voir à La Zone, à Liège, un dimanche. Ma compagne de l'époque, qui était vraiment une tête en musique, m'avait dit que c'était à voir absolument, qu'ils venaient de Seattle, que certains des musiciens avaient joué avec Earth... Il faut imaginer le truc : on était 30 à La Zone, eux à sept ou huit sur scène, avec deux batteries. C'était au moment de *Totem Three... Eaglewolf*, la piste qui ferme *Totem*

One, le premier album de leur trilogie, a aussi forgé les tout débuts de Wyatt. Avec Stéphane et Romain, le premier batteur, on s'envoyait alors des playlists et je l'avais incluse dedans. Et puis, c'était un spectacle complet, avec des costumes, une multitude d'instruments, et ça aussi, ça annonce déjà Wyatt. Nous avons quelque part la même approche du live, dans ce truc un peu immersif. »



Sabbath Assembly
Restored to One (2010)
The Ajna Offensive

« Quelques semaines après La Zone, nous sommes justement allés voir Earth, à Cologne. Et c'était chiant comme la mort. En tout cas, je me suis emmerdé. Je ne dis pas que le concert était mauvais, je ne suis pas rentré dedans. Mais en première partie, il y avait Sabbath Assembly dont c'était la première tournée, pour le premier album. Le groupe était emmené par Jex Toth et n'a jamais été aussi bon que quand c'est elle

qui le leadait. Elle n'a pas dû faire plus d'un ou deux albums avec eux et je trouve que c'est devenu beaucoup moins intéressant quand elle est partie. Le morceau qui ouvre ce premier album (*Glory To The Gods In The Highest*, - ndlr), ça a aussi été une grosse claque ! Mais bref, à ce concert, j'étais devenu fan de la première partie et pas du groupe que je voulais absolument voir depuis que j'étais ado. »

Extrait du clip de *Avalanche Kaito*, Tanvusso

Rafael Espinel

Au commencement était l'image...

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Rafael Espinel est un artisan du groove (La Chiva Gantiva, Steffig Raff) mais il réalise aussi des clips. Pour ses projets et pour d'autres : *Avalanche Kaito*, *Why The Eye*, *LGS*... Impossible de résumer son regard en quelques lignes : allez voir !



©DR

Qu'il se trouve devant ou derrière la caméra, voilà un charme indéniable, tant à l'image qu'à la réalisation : le moins qu'on puisse évoquer de Rafael, c'est la puissance et l'inventivité de son travail.

Né à Ottignies, il grandit à Bogota, avec ses parents et sa sœur Clara Maria, aujourd'hui manageuse de La Chiva. Son père était ingénieur agronome, sa mère avocate. « *Mais ils étaient aussi artistes et nous ont permis de tout essayer, de chercher notre voie.* » Très jeune, la caméra VHS familiale devient l'objet des premières fantaisies de Rafael, des courts métrages qu'il tourne avec ses amis. Parallèlement, sa sœur se passionne pour MTV et lui transmet le virus du clip. En famille, entre amis : une manière de travailler qu'il affectionne et tient à prolonger dans ses collaborations actuelles.

Rafael est revenu en Belgique en 2004, étudier l'illustration et la bande dessinée. « *C'est là que tout a vraiment explosé. Des professeurs formidables m'ont appris à travailler la narration, à ajouter un peu de magie dans le monde. C'est tellement nécessaire de faire rêver les gens, les sortir du quotidien, les faire basculer, pleurer, rire !* »

Après les Beaux-Arts, l'artiste envisage de fonder sa propre agence... de pub. C'est son père, encore une fois, qui lui ouvre le champ : « *Il m'a dit "Rafael la vie est courte, suis tes véritables envies et surtout amuse-toi !" Peu après, j'ai lancé La Chiva Gantiva avec mes colocos. Il a fallu faire des vidéos pour notre musique... et c'était parti.* »

Son vocabulaire visuel s'est construit grâce aux univers de *Neverending Story*, *Brazil*, les travaux de Terry Gilliam et Michel Gondry. Travailler avec Rafael, c'est commencer par une chasse aux idées qu'il traduit en dessins. Mais il aime aussi bricoler, peindre, sculpter (voir les images de la chanson *Pelao*, une merveille !). L'avenir étant à nos portes, et les finances incertaines, il se familiarise maintenant aussi à l'IA pour concevoir des effets spéciaux.

Et puis, pourquoi s'arrêter en si bon chemin : Rafael n'exclut pas de se frotter un jour à la fiction. Mais avant ça, il prépare un documentaire sur la musique au sein des territoires colombiens les plus reculés. « *Avec La Chiva on a tourné dans le monde entier et j'ai eu envie de revenir aux racines. En Colombie, la musique est un besoin. Elle ne sert pas à "être cool" ni connu. Elle est ancrée dans le quotidien, tout le monde joue, chante, danse.* »

Comme un concert de La Chiva... On attend ça avec impatience.



© DR

Marc Jacobs (Prairie)

Quatre ans après son dernier album sous son "habituel" pseudonyme, l'ancien directeur artistique du Recyclart nous revient avec *Pink Warm Belly Of A Dying Sun*, un duo musique et spoken words. Autopsie d'une collaboration inédite.

TEXTE : DIDIER STIERS

L'autre partie du binôme s'appelle Lukasz Polowczyk. Il est auteur et musicien, Polonais, a grandi avec le hip-hop alors qu'il se trouvait à New York et travaille aujourd'hui à Berlin. « On se connaît depuis très longtemps, commente Marc Jacobs. Quand j'étais à Recyclart, lui jouait dans un projet de soundsystem baptisé *Al Haca*. C'était un de ces duos berlinois nés à l'époque de *Modeselektor*, de cette nouvelle scène électronique allemande, post-Kompakt, où on mélangeait le hip-hop avec le rock et la grosse techno festive. J'ai dû le booker pour la première fois à Recyclart en 2003 ou 2004. On se connaît sans vraiment bien se connaître : on ne s'est pas vus beaucoup depuis lors mais on s'écrit énormément. »

Lukasz Polowczyk pratique la "conscious writing". Disons : une sorte d'écriture automatique. « Il fait aussi du coaching pour les artistes. C'est un garçon qui médite lui-même énormément. Il se lève tous les matins à 5h, boit du thé... Il a une vie très saine, très spirituelle. Il a ses rituels, et c'est comme ça qu'il conçoit l'écriture, et son écriture a un impact sur son flow. » Avant d'écrire, il met en œuvre tout un travail de préparation. Rassemble des photos, des mots, des bouts de phrases, des captures d'écran de scènes de films... « On a fonctionné comme ça aussi. Il m'a dit : "Tiens, quand tu entends une musique qui te plaît et qui pourrait nourrir ce projet, envoie-là. Ou des photos...". Quand je me baladais, même si j'étais dans un autre pays, et que je voyais quelque chose, je prenais la photo ! On se laissait aussi des messages vocaux. Nous avons vraiment cette espèce de connexion par les textes, des films, du son. » Un film sur lequel tous deux sont tombés d'accord ? Oui : *Sete anos em Mai*, d'Affonso Uchôa. « C'est un docu brésilien, une fable politique dans laquelle un homme raconte son histoire de violence à d'autres victimes autour d'un feu de camp dans un des bidonvilles brésiliens. C'est le genre de film qui utilise la force performative de l'oralité, son utilisation politique... »



© LYDIE NESVADBA

Le Ba Ya trio

Le Ba Ya trio, c'est Samir Barris, Nicholas Yates et Benoît Leseure. Ils sortent un nouvel album *Pas de Trois* qu'ils proposent en spectacle en ce moment. Le principe du trio : pêcher dans le répertoire international des musiques traditionnelles qui font partie du domaine public, sur lesquelles ils écrivent des textes la plupart du temps en français.

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

La création du trio pourrait se résumer en un titre, nous explique Samir Barris : « *Deux couacs d'agenda et une maternité* ». Il nous raconte la naissance du projet.

« Nicholas Yates, le contrebassiste, et moi on se connaît depuis très longtemps. On joue de la musique ensemble depuis plus de vingt ans. Vers 2014, on tournait avec un programme pour les Jeunesses Musicales sur un répertoire de poèmes que j'avais mis en musique. Une violoniste, Margaret Hermant, jouait à l'époque avec nous. On devait jouer un concert très tôt, genre 8h30 du matin, à Virton, mais la veille Margaret nous appelle pour nous prévenir qu'elle a un doublon dans son agenda et qu'elle ne peut venir... mais qu'elle a quelqu'un pour la remplacer. Rendez-vous donc à Bruxelles vers 5h30 du matin pour cueillir Benoît Leseure qu'on n'avait jamais rencontré. Sur le trajet Bruxelles-Virton, 250km, on repasse le spectacle, chanson par chanson. Le premier concert se passe bien et puis de mieux en mieux pendant la journée. »

« *Deuxième couac de concert, à Flagey, avec Ici Baba : Catherine De Biasio a deux engagements en même temps... Alors, je rappelle Nicholas et Benoît. Une seule répétition et le concert marche bien. Un an plus tard, alors que Catherine est en congé de maternité, on a un festival de deux ou trois jours en France : on répète Nicholas, Benoît et moi, et encore une fois ça roule ! C'est à ce moment-là qu'est lancée l'idée d'un programme axé sur les musiques du monde. Chacun a repris quatre chansons du répertoire mondial et on en a fait un programme qui a donné notre premier spectacle en 2016, *Tour du Monde en chansons*, qui s'est joué plus de trois cents fois. Ont suivi un deuxième spectacle en 2020 et *Pas de Trois* cette année. »*

Pas de Trois a beaucoup tourné en novembre et décembre. Mais il reste quelques occasions de voir le spectacle en ce début d'année aux quatre coins... de la Belgique.

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ? C'EST NOUS !



PlayRight®



Social media

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LES DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENDEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE ET À LEURS ENJEUX AVEC LES MEILLEUR·ES SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ? PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

DISPOSITIF D'ACCOMPAGNEMENT SUR MESURE - 6X12

DURANT DOUZE MOIS, SIX MUSICIEN·NES OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ. LES DEMANDES D'INSCRIPTION POUR 2025 SONT OUVERTES !

CONSULTEZ L'AGENDA 2024-25 ET SES NOUVELLES FORMATIONS !



AMPLO

sabam
for culture

PlayRight®

rtbf .be

LE SOIR



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

#SEMAINE #DELAMUSIQUEBELGE



**27
JAN
2025**

**2
FEV**



www.semainedelamusiquebelge.be